

## CONFERÊNCIAS INAUGURAIS



## **La disparition de la ville médiévale : les modifications du cadre de vie des citadins et leurs conséquences en France et au Royaume-Uni, du milieu du XVII<sup>e</sup> au début du XX<sup>e</sup> siècle**

***Recteur Jean-Pierre POUSSOU***

Professeur émérite à l'université de Paris-Sorbonne

Le thème du présent congrès est extrêmement vaste puisqu'il est proposé d'étudier les populations urbaines de l'Antiquité à nos jours. La seule lecture des très nombreuses communications proposées montre le nombre considérable de sujets abordés et donc d'approches. Devant l'ampleur du champ, il m'a fallu évidemment réduire la focale à la fois dans le temps – étant donné mes recherches et publications précédentes, nul ne s'étonnera que j'ai choisi de m'en tenir aux XVII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles-et dans la thématique : il m'a semblé qu'il était possible de vous parler des changements de la ville européenne survenus entre le milieu du XVII<sup>e</sup> et la fin du XIX<sup>e</sup> siècle en les groupant autour de l'évolution du cadre de vie des citadins et de la nature de ces derniers, à la fois sous l'angle de leurs activités et sous celui de leurs origines, le tout aboutissant à la disparition de ces villes médiévales qu'étaient restés les organismes urbains des XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles<sup>1</sup>. Ce thème constituera la première partie de mon propos, dans la mesure même où il faut d'abord bien prendre conscience de cette réalité. C'est ensuite seulement que j'étudierai les changements urbains qui se sont déroulés aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. Bien entendu, je me baserai avant tout sur ce que je connais le mieux, à savoir les villes françaises et les villes britanniques, sans aucunement chercher à atteindre l'exhaustivité par suite de l'ampleur du sujet. Mon seul souhait est de proposer une brève synthèse de la question, à partir de laquelle il sera possible d'aller plus loin.

---

<sup>1</sup> Il s'agit là de leur trait majeur, ce qui n'exclut pas la présence de nombreux bâtiments de style baroque ou classique tels que les édifices religieux, les hôtels particuliers de grands personnages, des palais royaux ou princiers, voire des places nouvelles.

## **I. Jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, les villes restent des cités « médiévales »**

### ***1. En France surtout, ce sont des villes fortifiées***

Les changements des villes sont un angle d'analyse fondamental dans la mesure même où, dans le dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle, les villes de ces deux pays sont –même si c'est à des degrés divers – totalement différentes de ce qu'elles étaient au sortir de l'époque médiévale. Prenons les villes françaises : au XVI<sup>e</sup> comme au XVII<sup>e</sup> siècle, ce sont presque toutes des villes fortifiées dont le besoin de défense est évident<sup>2</sup>, et d'ailleurs les habitants sont très attachés à leurs murailles : lorsqu'à partir de 1723 l'intendant Claude Boucher décide de doter Bordeaux d'une place royale, il est obligé de négocier longuement et difficilement avec le maire et les jurats<sup>3</sup>, qui exercent le pouvoir municipal, car les Bordelais veulent que les portes de leur ville continuent à se fermer tous les soirs<sup>4</sup>; la solution fut de mettre en place de très grandes grilles, à travers lesquelles on pouvait voir, mais qui étaient effectivement fermées chaque soir. A l'abri derrière cette enceinte, les citoyens s'auto-administraient au moins partiellement et jouissaient de multiples avantages ou exemptions. Comme l'écrivit en 1684 Furetière, dans son célèbre Dictionnaire, la ville se définissait alors par la muraille et par le privilège<sup>5</sup>. C'était bien évidemment un héritage direct de l'époque médiévale. Certes, toutes les villes n'étaient pas closes, mais les exemples que l'on peut citer ne sont que des exceptions car, à l'époque médiévale, « la ville s'identifie à son rempart, y trouve sa limite et, ce qui fait sa force, le secret de sa puissance et le symbole de sa valeur »<sup>6</sup>. La muraille ne pouvant enserrer qu'un territoire restreint, presque tous les espaces qu'il avait été possible d'utiliser avaient été bâtis, les places qui s'étaient formées à partir de simples élargissements au carrefour de rues ou devant certaines portes, étaient d'une ampleur réduite, et les églises ou cathédrales étaient enserrées dans un tissu continu de maisons, souvent édifiées au fil du temps. La ville française de l'époque moderne, c'était donc aussi un labyrinthe de rues enchevêtrées, souvent étroites, ce qui n'empêchait pas d'y

---

<sup>2</sup> Les fortifications se sont multipliées durant la guerre de Cent Ans; il y eut une deuxième phase d'expansion des murailles, même si elle fut plus limitée, au cours des guerres de Religion, cette deuxième phase consistant surtout en une amélioration des fortifications existantes au moyen des défenses bastionnées pour répondre à la nouvelle puissance de l'artillerie. Ce sont celles-ci que développa Vauban sous Louis XIV. Il s'agissait essentiellement alors de villes situées sur la frontière ou sur les côtes.

<sup>3</sup> La ville de Bordeaux est dirigée par un maire et six jurats ; le maire est choisi par le roi ; il y a trois jurats gentilshommes, trois avocats et trois marchands. - François-Georges Pariset (dir.), *Bordeaux au XVIII<sup>e</sup> siècle*, t.V, de Charles Higounet (dir.), *Histoire de Bordeaux*, Bordeaux, Fédération Historique du Sud -Ouest, 1968, p.53 -54.

<sup>4</sup> Il en va de même partout : à Caen, en hiver, c'est à 8 heures du soir : voir Jean-Claude Perrot, *Genèse d'une ville moderne : Caen au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris/ La Haye, Mouton, 1975, t.II, p.555.

<sup>5</sup> Philippe Guignet, historien des villes des Pays-Bas à l'époque Moderne, écrit à ce sujet : « aux yeux des contemporains, surtout aux Pays-Bas, une ville doit être 'une bonne ville' qui envoie des députés aux états provinciaux. Elle demeure aussi un lieu plein de maisons et ceinturé de remparts ».

<sup>6</sup> Bernard Chevalier, *Les Bonnes Villes de France du XIV<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Aubier, 1982, p.113.

trouver des espaces dégagés, correspondant presque toujours aux jardins des couvents. Les promenades étaient aussi peu nombreuses que les places, et c'est pourquoi, à Paris, le cimetière des Innocents était un lieu de rencontres et de réunions<sup>7</sup>! Souvent, c'est en dehors des remparts que l'on allait se promener. En Angleterre, il y avait davantage d'espaces encore libres: par exemple, à Chester il y avait de nombreux jardins aussi bien à l'intérieur des murs qu'autour de ceux-ci ; à Exeter, un tiers de l'espace était sans constructions<sup>8</sup>. Il est vrai que, pour leur population, les villes britanniques, Londres exceptée, et à un degré moindre Dublin, se situent jusqu'au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle à des niveaux nettement inférieurs à ceux des villes françaises.

## *2. Les raisons de l'attachement porté à la ville close*

N'allons pas croire que cet attachement à la ville close n'avait pas de fondement concret : Il s'en faut de beaucoup. Tout d'abord, n'oublions pas qu'en France les guerres intérieures furent considérables au XVI<sup>e</sup> siècle avec les guerres de Religion, puis, au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle avec la Fronde, sans omettre la guerre aux frontières dont je vais reparler. En Angleterre, où beaucoup de cités ne furent jamais ceintes de remparts, beaucoup de villes – la très grande partie en fait – étaient sans murailles au début du XVII<sup>e</sup> siècle, en ce sens qu'elles étaient en ruines ou largement détruites, au point que souvent il n'en restait que des témoins: plus de conflit interne depuis la guerre des Deux -Roses, pas de risque extérieur sauf à la frontière écossaise : la muraille de Berwick-on-Tweed fut donc agrandie sous Henry VIII, puis complètement remaniée en 1557. En Angleterre même, si beaucoup de remparts étaient donc en piteux état au début du XVII<sup>e</sup> siècle, les villes qui avaient conservé des murailles les trouvèrent fort utiles lors de la guerre civile qui dura de 1642 à 1646, et à de nombreux endroits on les répara ou en rebâtit. Ainsi, à Colchester, Newcastle, Hartlepool, King'Lyne, Hull, on bâtit des fortifications contre l'artillerie; à Worcester, on ajouta de nouveaux bastions devant les murs médiévaux; à Chester, Oxford, Reading, une ligne de défense entièrement nouvelle fut mise en place. Mais, ensuite, on laissa très vite se dégrader les murailles, y compris à la frontière écossaise. Dès la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, malgré quelques exemples différents, comme Bristol où la muraille reste intacte, même si dans beaucoup de villes on continue à fermer les portes le soir, l'Angleterre se caractérise par l'ouverture des villes dès la fin du XVII<sup>e</sup> et le début du XVIII<sup>e</sup> siècle. Dans

<sup>7</sup> Pierre Chaunu, *La mort à Paris : XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*, Paris, Fayard, 1978.

<sup>8</sup> Peter Clark (dir.), *The Cambridge Urban History of Britain*, vol.II, 1540-1840, Cambridge, Cambridge University Press, 2000, p.290.

ce pays, la définition de la ville ne passe donc pas par l'existence de remparts<sup>9</sup>. En France, ils disparaissent à Paris à partir de 1670 par la volonté de Louis XIV qui réussit à la fois à éloigner de la capitale les frontières du nord et de l'est, et à mettre sur pied une armée si puissante que désormais le territoire national n'est plus envahi qu'exceptionnellement. Néanmoins, au nord et à l'est, on garde des villes fortifiées ; mieux encore, on s'efforce de les connaître très précisément grâce à l'extraordinaire collection des plans en relief<sup>10</sup>, et il y a même création par Vauban de villes fortifiées, comme Neuf-Brisach ou Montlouis, pour assurer la défense des frontières. Pourtant se dégage déjà l'idée de la forteresse urbaine qui, plus tard, rendit inutile le maintien des murailles. La mise en défense des populations citadines se concevait également sous l'angle de la sécurité civile et sous celui de la préservation des épidémies. Dans le premier cas, on pensait que la fermeture des portes empêcherait des groupes de criminels de venir assaillir les paisibles habitants des cités, ce qui d'ailleurs jouait effectivement pour les villes de petite dimension où l'on se connaissait tous. En temps d'épidémie – avant tout la peste –, c'était un moyen de se prémunir contre celle-ci, avec en fait une réelle efficacité puisqu'en temps de peste, la meilleure sauvegarde était d'éviter tout contact avec les animaux ou les humains qui pouvaient transmettre la maladie.

### 3. La médiocrité des conditions de vie des citadins

Il n'empêche qu'en dehors même de toute épidémie amenée en ville de l'extérieur, la situation sanitaire des citadins était des plus médiocres, voire mauvaise. On le sait : jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, depuis au moins la fin du Moyen Age, les villes connaissent une surmortalité considérable, avec d'ailleurs un gradient social très marqué. Ainsi, à Amiens, au XVII<sup>e</sup> siècle, les quartiers ouvriers ont une mortalité bien supérieure à celle de l'ensemble de la ville<sup>11</sup>. Les jeunes enfants sont particulièrement fragiles dans le milieu urbain et l'expression de « massacre des innocents », employée par Jean-Pierre Bardet à propos des enfants abandonnés<sup>12</sup>, convient aussi pour les milieux populaires dont la

---

<sup>9</sup> Jean-Pierre Poussou, « Les villes anglaises, du milieu du XVII<sup>e</sup> siècle à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle », dans Jean-Pierre Poussou, Alain Lottin et al., *Études sur les villes en Europe occidentale (milieu du XVII<sup>e</sup> siècle à la veille de la Révolution Française)*, Paris, SEDES, 1983, p.7-212, loc.cit. p.194.- Il est caractéristique de constater que dans les histoires urbaines de l'Angleterre des XVII-XVIII<sup>e</sup> siècles il n'est pratiquement jamais question des remparts, par exemple dans le tome II de la *Cambridge Urban History of Britain*, qui vient d'être cité.

<sup>10</sup> Antoine de Roux, Nicolas Faucherre, Gérard Monsaingeon, *Les plans en relief des places du Roy*, Paris, Adam Biro, 1989 ; Antoine de Roux, *Perpignan à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle : le plan en relief de 1686*, Paris, Caisse Nationale des Monuments Historiques, 1990.

<sup>11</sup> Pierre Deyon, *Amiens, capitale provinciale au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris/ La Haye, Mouton, 1967.

<sup>12</sup> *Rouen aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles : Les mutations d'un espace social*, Paris, SEDES, 1983, p.338.

mortalité infantile atteint au XVIII<sup>e</sup> siècle 365 pour 1.000<sup>13</sup>. La mortalité populaire est si forte dans les villes importantes, et plus particulièrement dans leurs quartiers ouvriers, que ce même Jean-Pierre Bardet écrit à juste titre: « il est probable que les prolétaires n'ont jamais été capables de se renouveler par eux-mêmes »<sup>14</sup>. On peut également prendre l'exemple, dans le dernier tiers du XVIII<sup>e</sup> siècle, de la mortalité infantile de la paroisse ouvrière et urbanisée de Sotteville -les-Rouen: avec en moyenne 244 pour 1.000, elle a un taux de mortalité infantile nettement supérieur à ceux des paroisses rurales, et il est encore plus fort dans les quartiers ouvriers de Beauvais : 400 pour 1.000<sup>15</sup>. Tout montre également une mortalité des adultes nettement supérieure à celle des campagnes. Les facteurs pathogènes étaient considérables, d'autant plus élevés que les villes étaient grandes, et encore aggravés par la présence d'eaux stagnantes et de quantités considérables de déchets non évacués<sup>16</sup>. Parce qu'elles ne renouvellent pas leur population, les villes ont en permanence besoin d'une immigration qui correspond aussi à des emplois, notamment de service (domesticité surtout), qui ne seraient pas pourvus autrement. Tony Wrigley a montré, dans un article à juste titre célèbre, qu'entre le milieu du XVII<sup>e</sup> et le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, la surmortalité londonienne et les besoins en main-d'œuvre de la capitale absorbent l'excédent de naissances de la moitié de l'Angleterre<sup>17</sup>. Cette immigration vient pour l'essentiel des terroirs proches, et ce recrutement régional est également marqué à Londres ou à Paris. Il n'empêche que les villes les plus grandes –au premier chef les capitales- montrent un mélange de populations diverses. C'est aussi une originalité des grands ports où s'installent des colonies étrangères. La raison en est essentiellement commerciale, et c'est pourquoi, dans une ville comme Lyon, bien éloignée de la mer pourtant, nous avons la même chose. Très souvent, ces migrants, à l'instar des négociants et marchands étrangers qui viennent d'être cités, se groupent entre « pays » pour peu que l'importance de la ville entraîne la venue de groupes en nombres suffisants.

<sup>13</sup> *Id.*, p.369.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p.374.

<sup>15</sup> Voir Pierre Goubert, *Cent mille provinciaux au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Flammarion, 1968, notamment p.101-105 et 261-265.-Ces taux sont également très élevés, en dehors de tout contexte urbain, dans les zones de marais ou dans celles où les dysenteries et fièvres de fin d'été sont particulièrement dures, comme en Sologne.-Dans la ville de Rouen, la mortalité infantile est de 427 pour 1.000 pour les enfants abandonnés et de 346 pour 1.000 pour ceux allaités par leur mère. On se souviendra à cet endroit que les taux de mortalité infantile des paroisses rurales se situent entre 150 et 180 pour 1.000.

<sup>16</sup> Bonne mise au point dans Olivier Zeller, *La ville moderne XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle*, t.3 de Jean-Luc Pinol, *Histoire de l'Europe urbaine*, nouv. éd., Paris, Seuil, 2012, p.216 -221.-Voir aussi François Lebrun, *Les hommes et la mort en Anjou aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*, Paris, Mouton-La Haye, 1971.

<sup>17</sup> E.A.Wrigley, « A simple model of London' importance in changing English society and economy 1650 -1750 », *Past and Present*, 37, 1966, p.44-70.

#### 4. Les déficiences de l'habitat

Fréquemment, ces migrants se contentent d'habitations précaires ou de mauvaise qualité. C'est aussi une des caractéristiques des villes d'autrefois. On y trouve de nombreuses « baraques »<sup>18</sup>, mais aussi beaucoup de maisons anciennes, dont un grand nombre sont en mauvais état, malgré une série parfois très longue de travaux partiels qui ne sont souvent que des rafistolages. Par ailleurs, en France comme en Angleterre, avant le XVIII<sup>e</sup> et même avant le XIX<sup>e</sup> siècle, dominant des maisons que Pierre Chaunu appelait « légères », c'est-à-dire des maisons à colombages, souvent sans caves. On en voit encore beaucoup dans les quartiers anciens des villes anglaises ; en France, Rouen en offre un excellent exemple. Notons au passage que les peintres et photographes du XIX<sup>e</sup> siècle, époque où il en restait beaucoup, nous en ont souvent gardé l'image. Aujourd'hui encore, elles sont très fréquentes en Angleterre malgré l'énorme développement des constructions en briques au XIX<sup>e</sup> siècle. Ce ne sont pas forcément des habitats de mauvaise qualité, mais beaucoup sont anciennes, donc passablement délabrées. Par ailleurs, le paysage très pittoresque qu'elles offrent nous donne un spectacle urbain dont l'ampleur a souvent été sous-estimée : un livre récent sur Bayonne vient d'en montrer l'importance méconnue jusqu'ici<sup>19</sup>.

La permanence de la ville héritée du Moyen Age ne peut que surprendre dans la mesure même où, Russie exclue, l'accroissement de la population urbaine de l'Europe a pourtant été important : 8,4 millions en 1500 ; 11,6 en 1600 ; 13,2 en 1700 ; 20,9 en 1800<sup>20</sup>. Cela signifie à la fois qu'il était encore possible d'entasser les populations dans les espaces urbains, mais également à proximité des murailles ou du centre ville, et qu'il y a eu aussi de nombreuses créations de villes<sup>21</sup>. C'est ce cadre urbain fort peu modifié, même si les constructions dans le goût nouveau sont fréquentes, ce sont ces conditions d'habitat, c'est cette absence d'aménagements urbanistiques qui ont été de plus en plus mis en cause à partir de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, ce qui s'est traduit par des changements urbains profonds qui se sont accompagnés de nouvelles normes migratoires et démographiques<sup>22</sup>.

N'oublions pas cependant que l'Europe urbaine passa, avant qu'ils ne surviennent, avec bien sûr des chronologies différentes suivant les pays, par ce que l'on peut appeler

---

<sup>18</sup> Ce sont de petites constructions en bois édifiées par une population pauvre, mais aussi lors des grands chantiers par les ouvriers : par exemple à Bordeaux dans les années 1770, lors de la construction du grand Théâtre.

<sup>19</sup> Dominique Duplantier, Francine Callède, Odile Contamin, *Bayonne, ville d'art et d'histoire*, Bayonne, Koegi, 2012.

<sup>20</sup> Paul Bairoch, Jean Batou, Pierre Chèvre, *La population des villes européennes de 800 à 1850*, Genève, Droz, 1988, p.255.

<sup>21</sup> Si cela vaut pour les îles Britanniques au XVIII<sup>e</sup> siècle, ce n'est pas le cas de la France des XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles.

<sup>22</sup> Pour les villes françaises, voir mon texte : « Les villes françaises : conceptions et réalisations du XVII<sup>e</sup> siècle à la fin du XIX<sup>e</sup> », dans *Travaux de littérature*, n° spécial : *Architectes et architecture dans la littérature française*, 1999, n°12, p.9-22.



une crise urbaine qui correspondit à chaque fois aux premiers développements de l'industrialisation/urbanisation qui la marqua tellement de la fin du XVIII<sup>e</sup> au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. L'Angleterre ouvrit la voie; elle fut donc la première frappée par ces maux. C'est ainsi que l'espérance de vie à la naissance y aurait reculé des années 1820 aux années 1830 de 35 à 29 ans<sup>23</sup>, et si, en même temps, depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle on constate un recul de la mortalité infantile à Londres, ce n'est pas le cas, tout au contraire, dans les villes en voie d'industrialisation<sup>24</sup>. Ce qui est sûr, c'est que la croissance démographique fut si rapide dans le Royaume-Uni<sup>25</sup> que la construction des maisons ne suivit pas et que dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle la très rapide urbanisation se traduisit par une subdivision extrême des espaces urbains, avec la constitution des courtyards, qui sont un habitat sur cour, de maisons dos-à-dos (back to back) et d'un habitat très dense desservi seulement par des ruelles<sup>26</sup>. Ainsi, à Liverpool, en 1841, un quart de la population vivait dans ces courtyards, où l'on n'entrait que par un étroit passage ; à Bristol, en 1843, seulement 5000 habitants sur 130.000 recevaient une fourniture en eau par tuyaux<sup>27</sup>. On était donc dans la même situation qu'autrefois, parfois même aggravée, notamment dans les slums<sup>28</sup> des grandes villes ou dans les cités industrielles qui sortaient de terre. L'aboutissement, ce fut la grande épidémie de choléra de 1831-1832, et son retour en 1847<sup>29</sup>. C'est devant les horreurs que ces deux catastrophes mettaient à nu que tout un mouvement d'opinion se mit en place pour une amélioration de la condition des classes populaires, particulièrement des ouvriers, avec notamment la création en 1848 d'un Bureau central de santé (Board of Health), une politique d'amélioration de la condition de vie des classes populaires et, parmi d'autres mesures, le Nuisances Removal Act de 1855 qui décidait l'éradication des logements surpeuplés. Ainsi avait été mise en place la lutte contre la ville ancienne aux conditions de vie déplorables que l'accroissement extrêmement rapide de la population urbaine depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle avait encore aggravées. Il fallait changer les conditions de vie des habitants et donc changer les villes<sup>30</sup>.

<sup>23</sup> Martin Daunton, « Introduction », dans Martin Daunton (dir.), *The Cambridge Urban History of Britain*, t.III, 1840-1950, Cambridge, Cambridge University Press, 2000, p.2.

<sup>24</sup> *The Cambridge Urban History of Britain*, t.II, 1540-1840, op.cit., p.512-513.

<sup>25</sup> On retrouva tout cela dans les autres pays au début du processus d'industrialisation/urbanisation.

<sup>26</sup> Voir mon article, « Les dystrophies urbaines en France et en Angleterre au XIX<sup>e</sup> siècle », *Bull. de la Société d'Histoire Moderne*, 1992, 1, p.6-20.

<sup>27</sup> M.Daunton, « Introduction », art.cit., p.3.

<sup>28</sup> Anthony S.Wohl, *The eternal slum: housing and social policy in Victorian Britain*, Londres, Edward Arnold, 1977.

<sup>29</sup> Ces épidémies sévissent aussi en France.

<sup>30</sup> J'ai étudié ces changements dans *La croissance des villes au XIX<sup>e</sup> siècle : France, Royaume -Uni, Etats-Unis et Pays Germaniques*, Paris, SEDES, 1992, p.348-362.

## II. Les changements des villes

### 1. Une nouvelle conception de la ville

La première question à se poser à cet endroit, ce sont bien sûr les causes des changements. La première, et la plus ancienne, est d'ordre intellectuel, ou, si l'on préfère, du domaine des idées, et du poids politique qui fut le leur. A l'époque de la Renaissance, dès le XV<sup>e</sup> siècle, Leon Battista Alberti retrouve l'image de la ville antique, essentiellement romaine<sup>31</sup>. Il refuse catégoriquement la ville médiévale, et veut que la ville, comme dans l'Antiquité, repose sur deux principes : *commoditas* et *voluptas*. Le premier signifie que la ville doit être facile à habiter et que les activités – en particulier commerciales – doivent pouvoir s'y dérouler de manière commode. Le second veut qu'elle soit agréable comme cadre de vie et que, plaisante à l'œil, elle obéisse à de grands principes urbanistiques: respect des proportions, création de grandes perspectives, mise en place d'un cadre monumental. La ville doit donc être réglée par des principes urbanistiques, soit lorsqu'on la construit ex nihilo, soit lorsqu'on veut aménager des cités anciennes. L'enchevêtrement des rues, leur étroitesse, l'absence d'alignement, l'entassement des maisons, l'absence de places dignes de ce nom doivent être bannis. En un mot, il faut repenser et remodeler les villes existantes, ce qui suppose une volonté politique aussi bien au niveau des Etats que des pouvoirs urbains, mais aussi d'importants moyens financiers. Aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, l'application de ces principes est donc rare, mais, en France, on ne saurait sous-estimer le poids de leur existence, qui se fait sentir à partir de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, et qui bénéficie aussi des grands travaux romains qui proposent un modèle. On l'ignore souvent, mais c'est avec Napoléon III et Haussmann que les principes d' Alberti trouvent, très largement, leur plus importante application<sup>32</sup>. Au niveau des villes elles-mêmes, voire de l'ensemble des élites dirigeantes urbaines, les théories urbaines ainsi avancées n'ont pratiquement pas eu d'écho : elles sont restées confinées à des groupes d'architectes, en général proches des pouvoirs royaux. Pour des raisons de prestige d'abord, par souci esthétique ensuite, puis, à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle par suite de l'apparition des principes hygiénistes et du souci de la santé et de la salubrité publique<sup>33</sup>, ce sont essentiellement les princes et leurs entourages d'architectes-urbanistes, d'administrateurs et d'hygiénistes qui ont porté la transformation de la ville européenne.

---

<sup>31</sup> Francesco Furlan, Pierre Laurens et Sylvain Matton (dir.), *Leon Battista Alberti*, Paris/Torino, J.Vrin/Nino Aragno, 2000.-Voir également Philippe Cardinali, *L'invention de la ville moderne*, Paris, Editions de la Différence, 2002, ouvrage dans lequel l'auteur montre de manière très intéressante comment s'est mis en place le corps des principes qui a débouché au moment de la Renaissance sur la conception de la ville moderne, opposée à la ville médiévale.

<sup>32</sup> Voir mon ouvrage : *La croissance des villes au XIX<sup>e</sup> siècle...*, op.cit., p.398-415.

<sup>33</sup> Ces principes et ce souci apparaissent très tôt, dès la fin du Moyen Age et durant la Renaissance : cf. Olivier Zeller, *La ville moderne XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle*, op.cit., p.333-340.

Un ensemble de principes et d'idées a été ainsi constitué qu'à remarquablement synthétisé Jean-Louis Harouel. Les buts sont à la fois pratiques et esthétiques: il faut des rues rectilignes et larges, des façades régulières, des dispositions pour éviter ou au moins limiter les risques d'incendies, d'autres pour assurer un approvisionnement en eau suffisant et pour empêcher que l'accumulation des déchets dans les rues ne soit source d'épidémies...<sup>34</sup>. On est ainsi passé du domaine des idées à celui de la politique, urbaine au premier chef<sup>35</sup>, mais aussi de la politique tout court. Ces idées furent renforcées par l'importance que n'a cessé de prendre au XIX<sup>e</sup> siècle le souci hygiéniste, par suite de la médicalisation de la société, par suite également, bien évidemment, de la croissance des villes, du développement de l'industrialisation, mais aussi – on l'oublie trop – parce qu'il y avait désormais les capacités techniques et économiques permettant de réaliser les projets hygiénistes. En outre, une grande partie des élites urbaines est désormais carrément opposée au maintien des villes en l'état : il s'agit de bâtir une ville moderne, adaptée à la société et à l'économie de l'époque; il peut s'agir également de corriger les maux de la « cité industrielle », pour reprendre une expression de Lewis Mumford<sup>36</sup>. Cela a suscité l'opposition de milieux d'antiquaires qui firent un gros effort pour nous conserver au moins les images de cette ville ancienne et de ses quartiers pittoresques en voie d'éradication. A l'opposé, au Royaume – Uni l'urbanisme tel qu'il vient d'être défini, ne tint jusqu'au cœur du XIX<sup>e</sup> siècle qu'une place réduite<sup>37</sup>. L'intervention des autorités publiques fut limitée. La plupart des villes britanniques « se sont développées sans agencement ni plan coordonné, spécialement les nouvelles et trèsrapidement croissantes cités manufacturières des Midlands et du Nord »<sup>38</sup>. Il y eut certes des exemples, mais pratiquement pas pour une ville entière, Whitehaven exceptée, et même s'il y eut avec les new towns de Bath et d'Edimbourg des réussites exemplaires, elles furent édifiées à côté de la ville médiévale, en dehors de celle-ci. A Londres, l'idée d'un grand plan d'urbanisme rénovateur fut envisagée par Charles II et son entourage après le grand incendie de 1666, mais le manque de moyens empêcha de le mettre en œuvre; en réalité, il y eut dans la capitale anglaise de très nombreux plans d'urbanisme, mais limités à une zone particulière: ce furent les squares, architectures à programme destinées à aménager les terrains d'un grand propriétaire et à les rendre particulièrement attractifs<sup>39</sup>.

<sup>34</sup> Jean-Louis Harouel, *L'embellissement des villes : l'urbanisme français au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Picard, 1993, spécialement p.9-13 et 213-256.

<sup>35</sup> On doit appeler cela le choix de l'urbanisme.

<sup>36</sup> *La cité à travers l'histoire*, 1961, rééd. Marseille, Agone, 2011.

<sup>37</sup> Voir mon étude : "Les villes anglaises du milieu du XVII<sup>e</sup> siècle à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle", déjà citée; et surtout *La croissance des villes au XIX<sup>e</sup> siècle ...*, op.cit.

<sup>38</sup> G.E.Cherry, *Urban change and planning : a history of urban development in Britain since 1750*, Henley-on-Thames, G.T.Foulis and Co, 1972, p.4.

<sup>39</sup> Elizabeth McKellar, *The birth of modern London: The development and design of the city 1660 -1720*, Manchester, Manchester University Press, 1999, p.191 -207.

## 2. Causes et acteurs du changement

En fait, au XIX<sup>e</sup> siècle, beaucoup de villes ne changèrent pas, ou ne le firent que pour une part réduite<sup>40</sup>. Pour modifier les villes, il fallut en effet soit la volonté des élites dirigeantes ou de l'administration – cf. en France le rôle souvent majeur des préfets –, soit la nécessité de faire face à la croissance économique laquelle rendait les portes et les murailles gênantes, et mettait aussi l'accent sur la nécessité de supprimer les difficultés de circulation inextricablement liées à la ville héritée du Moyen Age, soit encore un important développement démographique. Parfois, ces trois causes intervenaient de concert ; parfois, une seule amenait à modifier la ville : c'est ainsi que beaucoup de villes furent transformées par l'action conjuguées des maires et des préfets : on pensait que c'était le moyen de leur redonner du dynamisme. Tel fut le cas d'Agen, située entre Bordeaux et Toulouse, dont l'activité économique n'était pas considérable au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Cette ville de taille médiocre – 14.800 habitants en 1850, 22.000 en 1900 – fut littéralement bouleversée, entre 1874 et 1894, par la percée d'une croisée de deux grands boulevards, l'édification d'un nouveau lycée, la percée de deux autres grands boulevards, sans oublier les réseaux d'eau, d'égouts et d'éclairage urbain. C'est un remarquable exemple de l'haussmannisation d'une petite ville provinciale qui, en même temps, accrut de près de 50% sa population, et perdit en une génération son caractère médiéval<sup>41</sup>. Dans d'autres cas, la croissance avait été si rapide qu'on ne pouvait plus laisser les cités en l'état : la transformation devenait alors une réponse quasi inévitable aux changements économiques et démographiques dont l'ampleur fut considérable. Pour nous en tenir au seul aspect démographique, rappelons-nous que la population urbaine de l'Europe, Russie exclue, a certes plus que doublé de 1500 à 1800, passant de 8,4 à 20,9 millions d'habitants, mais qu'au cours du XIX<sup>e</sup> siècle elle a été multipliée par 5,6 : il y a 117,8 millions de citoyens en Europe en 1900, soit bien davantage que la population totale du sous-continent en 1500, et ce n'était que le début d'une évolution qui a amené l'Europe urbaine à 344 millions d'habitants en 1950<sup>42</sup>.

Il est clair, par ailleurs, que les journaux et magazines diffusèrent à partir du premier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle les images de villes modernes; l'influence à cet égard de Paris à partir du milieu des années 1860 fut considérable. On voyait une ville aérée, aux larges avenues, une ville propre, avec de nombreuses places, des squares et des artères faites à la fois pour la promenade et le shopping, auxquels étaient associés les divertissements: je veux parler des grands boulevards.

<sup>40</sup> Pour l'ensemble de ces questions, voir mon ouvrage: *La croissance des villes au XIX<sup>e</sup> siècle...*, *op.cit.*, p.363-393.

<sup>41</sup> Stéphane Baumont (dir.), *Histoire d'Agen*, Toulouse, Privat, 1991, p.251-252.

<sup>42</sup> Paul Bairoch, Jean Batou et Pierre Chèvre, *La population des villes européennes de 800 à 1950*, Genève, Droz, 1988 ; Paul Bairoch, *De Jéricho à Mexico : villes et économie dans l'histoire*, Paris, Gallimard, 1985.

### 3. Les éléments fondamentaux des modifications du cadre urbain

On peut considérer le démantèlement des murailles comme le premier trait distinctif de la ville nouvelle, même s'il est étalé sur une longue période, et même si la fin du XVIII<sup>e</sup>, le début du XIX<sup>e</sup> siècle et le milieu de ce même siècle furent les périodes où il fut le plus important. Il faut cependant nuancer ce point de vue. D'une part, il y a l'exception parisienne, avec la construction de nouvelles fortifications de 1840 à 1845, à la suite d'un affrontement franco-anglais en 1840<sup>43</sup>. D'autre part, par suite du coût des travaux à effectuer, souvent le démantèlement des murailles n'eut lieu que par morceaux : là où elles étaient gênantes, soit pour de nouvelles constructions, soit pour la circulation. Il y eut même de nombreux cas où finalement elles furent largement conservées, mais ils correspondent la plupart du temps à des villes dont l'activité et la croissance économiques furent réduites au XIX<sup>e</sup> siècle. La destruction ou l'assainissement de quartiers insalubres, l'amélioration des conditions de vie faisaient également partie des programmes urbains, avec au premier rang la fourniture en eau potable<sup>44</sup> et la construction d'un réseau d'égouts<sup>45</sup>, entreprises qui vinrent s'ajouter au mouvement de construction et d'amélioration des hôpitaux qui était devenu dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle l'un des traits importants des améliorations urbaines que l'on voulait mettre en œuvre, dès le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle en Angleterre, à partir des années 1770 en France. Il y eut à cet égard une avance anglaise car déjà au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, dans la plupart des villes de l'île, les principales rues étaient pavées et drainées comme il convenait, l'éclairage au gaz mis en place, la surveillance de la salubrité constante, ce que l'on ne trouvait que dans les principales villes françaises. On n'oubliera pas non plus l'équipement en électricité et en gaz des villes européennes<sup>46</sup>. L'accroissement parfois considérable des populations urbaines suscita trois autres modifications de grande importance. L'une fut le développement des immeubles élevés, permis par l'invention et la mise au point des ascenseurs<sup>47</sup>. L'autre fut la nécessité d'améliorer les moyens de

<sup>43</sup> Guy Le Hallé, *Histoire des fortifications de Paris et de leur extension en Île-de-France*, Roanne, Horvath, 1986.

<sup>44</sup> La fourniture d'une eau saine a été une condition essentielle de la régression de la mortalité. Son histoire à Paris au XIX<sup>e</sup> siècle est aujourd'hui très bien connue : voir Jean-Pierre Goubert, *La conquête de l'eau. L'avènement de la santé à l'âge industriel*, Paris, Robert Laffont, 1986. -Notons aussi, un effort très grand, commencé dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, pour améliorer la qualité de la nourriture, notamment grâce à la surveillance des marchés et surtout, à partir de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, grâce à la construction de marchés et de halles : voir Guy Chemla, *Les ventres de Paris : Les Halles- La Villette -Rungis : l'histoire du plus grand marché du monde*, Grenoble, Glénat, 1994.

<sup>45</sup> Voir *La croissance des villes au XIX<sup>e</sup> siècle...*, p.407 -411.

<sup>46</sup> *Id.*, p. 410 et 419-421.

<sup>47</sup> Le premier ascenseur mécanique à emploi public est installé à Londres en 1829 mais son usage est surtout développé à New York, à partir de 1857, par Elisha Otis. Son utilisation intéressa au plus haut point les architectes, y compris quelqu'un comme le grand architecte-archéologue français, Eugène Viollet-le-Duc (1814 -1879), auquel on doit tant de restaurations de monuments religieux ou civils, mais qui fut également très attiré par l'utilisation du fer dans les bâtiments.

transport, ce qui déboucha sur les réseaux de tramways et sur la construction des métros<sup>48</sup>. La troisième fut l'éclatement des villes avec l'apparition des conurbations et la poussée des banlieues<sup>49</sup>. On notera à cet endroit l'opposition entre le modèle urbain britannique et le modèle français. Le premier ne chercha pas réellement –Londres mise à part –à rénover les centres villes, les populations aisées allant s'établir en périphérie dans de belles maisons entourées de grands jardins et parcs, par exemple à Liverpool. Le second fut au contraire placé sous le signe d'une modification radicale du centre urbain avec éloignement en périphérie des populations pauvres et marginales. Dans les deux cas, on eut donc un éclatement des villes par la croissance énorme des banlieues dont il faut bien comprendre le développement, beaucoup plus positif et réussi qu'on ne le croit souvent, comme nous le verrons plus loin.

#### **4. La réduction de la mortalité**

Le cadre de vie des citadins s'est donc beaucoup modifié, essentiellement à partir des années 1830, et cela a eu de nombreuses conséquences démographiques. La première, et la plus évidente, est la réduction de la mortalité, même si le véritable tournant n'a été pris qu'au début du XX<sup>e</sup> siècle, avec la mise en œuvre systématique des principes imposés par Joseph Lister<sup>50</sup> et des méthodes relevant de la pasteurisation, la fourniture généralisée en eau potable, et l'amélioration incontestable du niveau de vie. A la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, grâce aux chiffres réunis par Paul Meuriot<sup>51</sup>, on constate que le taux de mortalité n'est plus que légèrement supérieur en ville : 23,8 pour 1.000 à Paris contre 22,5 pour la France entière ; 20,3 à Londres contre 20 pour 1.000 pour l'ensemble de l'Angleterre. Dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, la ville cesse donc progressivement d'être mortifère; mieux même: au début du XX<sup>e</sup> siècle, les chiffres de la mortalité infantile urbaine passent en France en dessous de ceux de la mortalité infantile rurale. D'une manière plus générale, la ville se dote d'un encadrement médical et hospitalier de plus en plus important dont les retombées démographiques sont extrêmement positives. Dès les années 1900-1904, le taux de mortalité parisien devient inférieur à celui de l'ensemble du pays : 18,4 pour 1.000 contre 20 pour 1.000. C'est un changement considérable par rapport à ce qui avait toujours été jusque là la caractéristique démographique des villes: être des mouiroirs de

---

<sup>48</sup> Voir *La croissance des villes au XIX<sup>e</sup> siècle...*, op.cit.,p.418 -442, plus spécialement p.432-440.

<sup>49</sup> *Id.*, p.442-450.

<sup>50</sup> Ce grand chirurgien britannique (1827 -1912) fut le pionnier de l'antisepsie dans la chirurgie opératoire.

<sup>51</sup> *Des agglomérations urbaines dans l'Europe contemporaine : essai sur les causes, les conditions, les conséquences de leur développement*, Paris, Belin, 1897.

l'espèce humaine, pour reprendre une expression de Jean-Jacques Rousseau. Les réalités sont cependant moins nettes en Angleterre où, à côté d'avancées notables – par exemple pour la mortalité maternelle, nettement inférieure à Londres à celle des régions rurales dès le début du XX<sup>e</sup> siècle –, il y a aussi des retards urbains, notamment pour la mortalité infantile ou les pourcentages de personnes âgées<sup>52</sup>.

A cet endroit, il faut souligner l'existence de deux grandes phases chronologiques dont la longueur et le calendrier ont fortement varié selon les pays, voire à l'intérieur d'un même pays – comme l'Allemagne ou l'Italie – selon les régions. La première phase fut celle d'une urbanisation/industrialisation très rapide, avec des conséquences très négatives. L'entassement dans des logements insalubres, le retard pris par les équipements urbains en regard de la croissance démographique des villes eurent des effets délétères, au point que pendant la plus grande partie du XIX<sup>e</sup> siècle, il y eut une surmortalité urbaine, particulièrement évidente en Angleterre où, par exemple, en 1840 Liverpool a un taux de mortalité de 71 pour 1.000 alors que dans l'ensemble du pays il n'est que de 22 pour 1.000<sup>53</sup>. La deuxième phase fut celle de l'amélioration des conditions de vie des citadins en luttant contre les nuisances diverses et en améliorant l'habitat, sans oublier la mise en place essentielle des conduites d'eau potable, y compris dans les étages, et des réseaux d'égouts. A partir du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle partout furent faits de considérables efforts d'urbanisme qui améliorèrent d'autant plus les conditions de vie des habitants que l'essor économique du siècle élevait nettement leur niveau de vie, les Anglais bénéficiant à la fois d'une baisse du coût de la construction dont la baisse entre 1873 et 1896 leur permit d'acquérir des maisons plus grandes et plus confortables<sup>54</sup>, d'une baisse du coût de la vie<sup>55</sup> et « d'une substantielle amélioration des salaires réels au cours de la période 1860-1900: 60% ou plus en moyenne pour le travailleur urbain, et cela même en tenant compte des périodes de chômage »<sup>56</sup>. Dans tous ces domaines l'Angleterre montra la voie. Certes, à la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle on y trouvait encore beaucoup de taudis et de logements surpeuplés, mais les progrès réalisés étaient considérables. Une particularité très marquée est que cette amélioration, qui passa par l'extension des suburbs, se fit par la multiplication des maisons individuelles, avec jardin, terriblement uniformes mais représentant un

<sup>52</sup> *The Cambridge Urban History of Britain*, t.III, op.cit., p.631 -649.

<sup>53</sup> Harold Carter and Lewis C.Roy, *An Urban Geography of England and Wales in the 19<sup>th</sup> century*, London, Edward Arnold, 1990, p.38.

<sup>54</sup> M.J.Daunton, *House and Home in the Victorian City : Working-Class Housing 1850 -1914*, London, Edward Arnold, 1983, p.155 -178.

<sup>55</sup> Alors que les salaires passent en indices d'une base 100 en 1850 à 179 en 1906, le coût de la vie en Angleterre pour les travailleurs augmente seulement de 100 à 105 pour les mêmes dates : voir John Benson, *The Working Class in Britain 1850 -1939*, London / New York, I.B.Tauris, 2003, p.54 -56.

<sup>56</sup> Eric Hopkins, *A Social History of the English Working Classes 1815 -1945*, London/Victoria, Edward Arnold, 1919, p.206.

ensemble admiré par exemple par les Allemands, qui considéraient les conditions de vie des citoyens anglais comme supérieures aux leurs<sup>57</sup>.

### ***5. Une nouvelle ampleur de la mobilité et des migrations***

Par ailleurs, les populations urbaines sont de plus en plus mobiles et de plus en plus mélangées. Le changement est double : il est d'abord quantitatif, l'accroissement du nombre des nouveaux citoyens étant considérable, et sans commune mesure avec tout ce que l'on avait connu jusque là. Dans un cadre urbain qui est en train de se renouveler, l'afflux des populations ne cesse de s'accroître, au prix de l'utilisation d'un nombre considérable de logements insalubres et surpeuplés dont les pires exemples sont sans aucun doute donnés par les Irlandais qui viennent s'installer dans les villes du Royaume – Uni. De même, l'industrialisation a été si rapide que les villes industrielles ont souvent présenté des conditions d'habitat déplorables, l'un des exemples les plus frappants en étant Merthyr Tydfill, au pays de Galles, où les besoins de l'industrie et la rapidité de la croissance étaient tels que les maisons, toutes petites pourtant – 8 mètres sur 10 ou 12 – furent construites à la va-vite, que l'eau potable manqua cruellement, et que pendant longtemps le drainage des eaux pluviales ou l'évacuation des eaux usées ne furent pas assurés<sup>58</sup>. Il est vrai que d'une manière générale la croissance des villes a créé aussi un problème considérable d'accroissement des déchets urbains dont l'évacuation est devenue une difficulté de plus en plus grande<sup>59</sup>. L'accumulation des populations urbaines eut donc des aspects négatifs. Elle amena en ville de plus en plus de ruraux. Néanmoins, si ces populations restent majoritairement d'origine rurale et si leur régionalisation reste très marquée, on trouve parmi elles de plus en plus de migrants lointains et d'étrangers<sup>60</sup>. De ce fait, dans les grandes villes de nombreux quartiers prennent une coloration spéciale, par exemple le quartier juif de Paris où arrivent de plus en plus nombreux des migrants originaires de l'Europe de l'Est (Pologne et Russie). Dans la ville du XIX<sup>e</sup> siècle, l'étude de la mobilité et celle des migrations prennent donc de plus en plus d'importance. L'évolution est forte dès la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Ainsi, Charles-Henri Pouthas nous propose les données suivantes pour 100 personnes décédées dans la capitale française:

---

<sup>57</sup> C'est ce que souligne, à partir d'importants rapports rédigés par des enquêteurs allemands venus étudier les logements ouvriers anglais à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, Anthony Sudcliffe dans son ouvrage *Towards the Planned City : Germany, Britain, The United States and France 1780 -1914*, Oxford, Basil Blackwell, 1981, p.47 -87.

<sup>58</sup> R.K.J.Grant, « Merthyr Tydfill in the mid -nineteenth century: the struggle for public health », *The Welsh History Review*, vol.14, 4, déc.1989, p.574-5954.

<sup>59</sup> Sabine Barles, *L'invention des déchets urbains : France 1790 -1870*, Seyssel, Champ Vallon, 2005.

<sup>60</sup> En fait, en pourcentages l'accroissement des étrangers n'est pas très élevé, mais en nombres absolus il n'en va pas de même.



	Nées à Paris et dans le département de la Seine	Nées en province	Nées à l'étranger
1833	52	41	04
1863	36	59	05

Dans des villes en pleine croissance comme Manchester, Bradford et Glasgow, « plus de 75% de la population au-dessus de 20 ans étaient nés ailleurs »<sup>61</sup>. Il est vrai que, dans les années 1820, une ville comme Glasgow comptait chaque année 5.000 habitants nouveaux<sup>62</sup>.

### III. Ombres et lumières de la ville nouvelle

#### 1. Lenteur et limites des changements

Ne croyons pas enfin que ces changements se sont opérés avec brutalité et rapidité, qualificatifs qui ne peuvent être employés que pour les transformations haussmanniennes, et encore! Certes, l'essentiel de la transformation du centre ville parisien s'est situé entre 1852 et 1870, mais la transformation complète a duré jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle<sup>63</sup>. En dehors de Paris, les travaux se sont presque toujours étalés sur un siècle au moins, avec en outre des décalages. Ils n'en n'ont pas moins transformé les paysages urbains, ce que je résumerai en soulignant deux éléments : la disparition quasi générale des murailles et des fossés, l'avènement des villes en pierres et en briques. On peut en ajouter un troisième déjà évoqué: autour des grandes villes, l'invasion des campagnes par l'habitat urbain banlieusard. La transformation a souvent commencé dès la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, mais, sauf lorsqu'un accident comme l'incendie de Rennes, en 1720, a obligé à remodeler le centre ville, elle n'a avancé que lentement, morceau par morceau, si j'ose dire. Elle représentait de lourdes dépenses, à la fois par les travaux nécessaires et par le coût des indemnisations des propriétaires des maisons et parcelles. « Le mécontentement des simples citoyens ... s'est manifesté à chaque ordonnance d'alignement »<sup>64</sup>. L'élargissement des rues a donc représenté dans chaque ville un long combat : à Bordeaux il a duré plus d'un

<sup>61</sup> Martin Daunton (dir.), *The Cambridge Urban History of Britain*, t.III, 1840 -1950, Cambridge, Cambridge University Press, 2000, p.185.

<sup>62</sup> *The Cambridge Urban History of Britain*, t.II, op.cit., p.500.

<sup>63</sup> La bibliographie concernant l'œuvre d'Hausmann est à la fois considérable et remplie d'oppositions très profondes entre ceux qui approuvent ou admirent son œuvre et ceux qui au contraire la décrivent. Pour en avoir une vue rapide, partir de Luc Passion dans Jean-Robert Pitte (dir.), *Paris, Histoire d'une ville*, Paris, Les Atlas Hachette, 1993, p.106-111.- Pour une vision très critique des transformations de Paris au XIX<sup>e</sup> siècle, Yvan Christ, *Les métamorphoses de Paris*, Paris, André Balland, 1967 ; Pierre Pinon, *Paris pour mémoire : le livre noir des destructions haussmanniennes*, Paris, Parigramme, 2012.

<sup>64</sup> *Genèse d'une ville moderne : Caen au XVIII<sup>e</sup> siècle*, op.cit., t.II, p.568.

siècle et demi. C'est la difficulté à modifier le centre ville, celui enserré dans les murailles, centre ville qui est à proprement parler à cette époque la ville de Bordeaux, qui amène à partir de 1743 l'intendant Tourny à mettre en place un urbanisme novateur qui a aussi pour caractéristique de ne pas s'attaquer à la ville intra muros. L'idée géniale de Tourny, puisqu'il n'a pas la possibilité de transformer la ville intra muros, est de la doter d'un splendide décor sur le fleuve, puis de mettre en place autour d'elle de larges avenues – les cours ou allées – qui permettent de circuler rapidement et de transporter des marchandises lourdes, de fonder enfin à proximité un grand et magnifique jardin. Ainsi naît un deuxième Bordeaux, tout de « pierre blanche », comme s'émerveillera Arthur Young lors de son passage en 1787, car dans la ville neuve les maisons à colombage sont proscrites. Pendant le second XVIII<sup>e</sup> siècle, pour sa part, la ville intramuros ne change guère : on procède à des alignements mais lentement, et au fur et à mesure des possibilités seulement; ne sont rebâties qu'une partie réduite des maisons. Tout l'intérieur du Bordeaux actuel, en pierres et presque toujours en style XVIII<sup>e</sup> siècle, date donc du XIX<sup>e</sup> siècle, la disparition des maisons à colombage ne s'effectuant réellement qu'à partir du Second Empire. A la fin de ce même XIX<sup>e</sup> siècle, on continue encore à bâtir des maisons comme un siècle auparavant, sur les emplacements déjà existants, mais en respectant en général les normes d'alignement qui ont été édictées<sup>65</sup>. Le processus a été exactement pareil dans les petites villes où au XVIII<sup>e</sup> siècle le goût urbain « moderne » s'est certes imposé, mais le coût des réalisations a tout freiné. Comme l'écrit Voltaire : « lorsqu'on bâtit une ville nouvelle, les rues sont au cordeau. Tout ce qu'on eut faire dans les villes anciennes, c'est d'aligner petit à petit ». Nous n'avons donc qu'un lent refaçonnage des villes existantes, avec des choix semblables à celui de Bordeaux : « à maintes reprises, le long des murs d'enceinte en ruines, les fossés sont comblés pour livrer passage aux nouvelles voies... [mais], de fait, la petite ville est bien plus souvent contournée que traversée »<sup>66</sup>.

Ces constatations suffisent à souligner l'importance des changements des structures et des paysages urbains au XIX<sup>e</sup> siècle, les transformations portant à la fois sur les édifices privés qui changent de taille et de hauteur, et sur un aménagement général des rues, voire sur de grands travaux remodelant tout ou partie des villes. Même en Angleterre, ces processus se multiplièrent. Ainsi, à Londres, le Land Clauses Consolidations de 1845 ayant permis d'acheter des immeubles pour élargir les rues lorsque l'intérêt public l'exigeait,

<sup>65</sup> Voir mon texte : « Le développement urbain de Bordeaux de la fin du Moyen Age à la Première Guerre mondiale », dans Bernard Lachaise et Burghart Schmidt (dir.), *Bordeaux-Hambourg : Deux villes dans l'histoire*, Hamburg, DOBU Verlag, 2007, p.108-124.

<sup>66</sup> Christine Lamarre, *Petites villes et fait urbain en France au XVIII<sup>e</sup> siècle : le cas bourguignon*, Dijon, Editions Universitaires de Dijon, 1993, p.499-513 ; Jean-Louis Harouel, « Les fonctions de l'alignement dans l'organisme urbain », *XVIII<sup>e</sup> siècle*, 9, 1977, p.135-150.

le Metropolitan Board of Works y proceda sistemàticament entre 1855 et 1889, ce qui permet de créer de larges voies entre la City et le West End, notamment Kingsway, Shaftesbury Avenue, Victoria Street... Quant à Paris, les travaux voulus par Napoléon III et réalisés par Haussmann ont déjà été cités.

## **2. Centres villes, faubourgs et banlieues : deux réponses opposées:**

Une des conséquences majeures des grands travaux qui marquèrent les villes françaises et britanniques au milieu et dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, ce fut de considérablement accroître – au moins à court terme – dans les îles Britanniques – le rôle et la place des centres villes. Ceux-ci furent dotés de bâtiments majestueux, cependant qu'à Paris Haussmann développait un urbanisme d'ensemble parfaitement régulé dont le moins que l'on puisse dire est qu'il fut de grande qualité: le centre ville parisien en porte encore la marque. Ces centres villes sont le lieu où l'on implante de grands édifices publics mais aussi les grands magasins<sup>67</sup>. Ils sont le centre des activités commerciales, l'endroit où règne le shopping mais aussi un lieu de promenade pour les citadins et plus encore pour les citadines. Et cela existe même au niveau des villes petites ou médiocres. Ainsi, à Agen, déjà citée, la croisée des deux grands boulevards qui sont venus transformer la ville, devient le lieu où s'installent les principaux commerces et où se déroulent ce que nous pouvons appeler les promenades urbaines. Bien entendu, c'est dans les très grandes villes que cela est le plus marqué. Ainsi, à Paris, les « grands boulevards » sont à la fois le lieu privilégié des promenades urbaines et « la vitrine de la mode »<sup>68</sup>. Ils sont une extension du centre ville qui n'a cessé de s'accroître en superficie dans les villes françaises, en particulier les plus importantes. Ici s'opposent une nouvelle fois les villes françaises et les villes britanniques. Dans ces dernières, Londres exceptée, les élites sociales puis de plus en plus les classes moyennes, y compris la lower middle class, viennent encore, pour une partie d'entre elles, travailler au centre des cités, mais elles cessent d'y habiter. Certes, comme dans le reste de l'Europe, le phénomène des banlieues – encore que le mot anglais de suburbs convienne mieux car en Angleterre, où le « centre de type city [est] très petit... », il

<sup>67</sup> Bernard Marrey, *Les grands magasins, des origines à 1939*, Paris, Picard, 1979.- Cette évolution commence à Londres dès la fin du XVII<sup>e</sup> siècle : voir mes deux textes : « Les particularités de la société anglaise au XVII<sup>e</sup> siècle », dans Jean-Pierre Poussou (dir.), *Regards sur les sociétés anglaise, espagnole et française au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, SEDES/Armand Colin, 2007, p.101-142 ; « Les élites et la ville en Angleterre », dans Jean-Pierre Poussou (dir.), *Les sociétés urbaines au XVII<sup>e</sup> siècle : Angleterre, France, Espagne*, Paris, PUPS, 2007, p.27-57.- Pour Paris au XVIII<sup>e</sup> siècle, voir Natacha Coquery, *Tenir boutique à Paris au XVIII<sup>e</sup> siècle : luxe et demi-luxe*, Paris, CTHS, 2011.

<sup>68</sup> Voir Sophie Cueille, « La promenade sur les boulevards » dans Bernard Landau, Claire Monod et Evelyne Lohr (dir.), *Les grands boulevards : un parcours d'innovation et de modernité*, Paris, Action artistique de la ville de Paris, 2000, p.122-128 ; Françoise Tétart-Vittu, « La vitrine de la mode », Id., p.150-153. Ils sont aussi un lieu de spectacles privilégiés car s'y sont édifiés de nombreux théâtres, des music-halls, des cirques... ce que montre parfaitement l'ouvrage cité.

s'accompagne « d'un vaste espace indifférencié, dans lequel la banlieue comme telle n'est gère identifiable »<sup>69</sup> – se développe dans le dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle et au XX<sup>e</sup> siècle, mais il y a aussi les suburbs réservés aux gens riches et à ceux qui appartiennent aux classes moyennes. Au contraire, en France s'installe un partage géographique, que beaucoup d'auteurs qualifient de ségrégation sociale : écarté des centres villes rénovés par des loyers trop élevés, le peuple part habiter en banlieue<sup>70</sup> où, en outre se fait le développement industriel. Or, avec la croissance rapide des villes, ce peuple ne cesse de s'accroître. Une des grandes nouveautés de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle est donc l'énorme croissance des communes de banlieue, les citadins venant s'installer dans les petites villes ou villages environnant les métropoles et autres cités importantes, et faisant disparaître progressivement – par absorption – l'espace et le cadre de vie rural. Le déplacement des citadins et de leurs activités de production dans les campagnes proches transforment celle-ci en un ensemble péri-urbain dont le caractère composite devient de plus en plus évident, parce que l'on trouve dans les banlieues à la fois des usines et des lotissements pavillonnaires, parce que l'installation dans ces espaces ne se fait que progressivement et ne cesse donc de laisser une impression d'inachevé, encore accrue par le fait que les communes de banlieue – dont beaucoup il est vrai restaient de taille médiocre – n'assuraient qu'une partie des fonctions urbaines traditionnelles. Et cela même lorsque leur population correspondait à celle de grandes villes d'autrefois : ainsi, dans l'ouest de l'agglomération londonienne, entre 1851 et 1911, Acton passe de 2582 à 57.497 habitants, Ealing de 3371 à 61.222. Plus spectaculaire encore est la croissance de West Ham, située à l'est de Londres. Ses vastes espaces ruraux, la présence de la Tamise, la proximité des Victorian Docks à partir de 1855 y entraînent un remarquable développement de l'activité chimique. Cet ancien petit village rural a donc 18.817 habitants dès 1851, 267.358 en 1901, 300.860 en 1920<sup>71</sup> ... D'une manière générale, les villes importantes ont transféré en banlieue leurs usines à la fois pour des raisons de place les territoires urbains disponibles étant souvent

<sup>69</sup> Pierre Saly, « Pour une étude comparée des banlieues en Angleterre et en France », dans Josette Pontet (dir.), *En quête de banlieue(s) du Moyen Age à nos jours*, Talence, université Michel-de-Montaigne – Bordeaux 3, 1998, p. 61 -78, loc.cit. p.70.

<sup>70</sup> Voir mon article, "Les habitants de la banlieue bordelaise en 1906", dans *Les crises de la banlieue aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles : emploi et résidence, Villes en parallèle*, n°10, juin 1986, p.187-214 ; Alain Faure, « L'invention des banlieusards : les déplacements du travail entre Paris et sa banlieue (1880 -1914) : première approche », Id., p.233-250.

<sup>71</sup> John Marriott, « West Ham: London's industrial centre and gateway to the world : I. Industrialization 1840 -1910 », *The London Journal*, t.13, 2, 1987-1988, p.121-142.

trop exigus, et pour des raisons de sécurité ou de salubrité<sup>72</sup>. Mais, comme l'a écrit Lewis Mumford, « toute vie intellectuelle ou artistique demeure concentrée dans la cité...les banlieues...n'ont accueilli aucune des activités créatrices de la cité »<sup>73</sup>. On peut ajouter qu'à cette époque les grands magasins et les grands établissements scolaires également ne s'y trouvent pas.

Mais cette croissance des villes et de leurs banlieues obligea à faire des efforts considérables pour améliorer et développer les moyens de transport aussi bien urbains que suburbains. L'importance des liaisons ferroviaires fut évidente en Angleterre dès la fin des années 1830 : la ligne Londres-Deptford fut dès 1837 empruntée par plus de 650.000 passagers et par 2 millions en 1844<sup>74</sup> ! D'une manière générale, le développement des banlieues des grandes villes se fit en lien direct avec l'installation des lignes de chemin de fer de banlieues, comme l'a bien montré Jean Bastié pour la banlieue parisienne<sup>75</sup>. Dans de nombreux cas, les réseaux d'omnibus puis de tramways furent décisifs : ainsi, dans la partie est de l'agglomération londonienne, Bexley se peuple au début du XX<sup>e</sup> siècle grâce à un service de tramways bon marché et efficace<sup>76</sup>. Mais il y eut aussi un considérable développement des transports intra-urbains eux-mêmes avec en particulier les tramways et le métro<sup>77</sup> qui changèrent largement les conditions de vie des citadins. L'une des nouveautés qu'en général on oublie, est la disparition des chevaux dans les villes alors qu'il y en avait des nombres considérables: plus de 100.000 à Paris à la fin du Second Empire!

### 3. La croissance du consumérisme, des loisirs urbains et des villes balnéaires

Grâce aux changements industriels et commerciaux, la croissance des villes s'accompagna de profondes modifications des rythmes de vie et de travail, l'Angleterre ouvrant ici aussi le chemin. Jouèrent dans le même sens l'abaissement du coût de la vie et l'augmentation

<sup>72</sup> En France, le décret impérial du 15 octobre 1810, « relatif aux Manufactures et Ateliers qui répandent une odeur insalubre ou incommode », renforcé par l'ordonnance royale du 27 janvier 1837, qui « traite des établissements insalubres, incommodes ou dangereux », a incontestablement poussé à l'installation des activités industrielles dans les espaces vides des banlieues.- Voir, à propos de la banlieue de Nantes, Daniel Pinson, « Banlieue du XIX<sup>e</sup> siècle et spécialisation fonctionnelle de l'espace : le rapport industrie/habitat à Chantenay », dans *Les crises de la banlieue aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles...*, op.cit., p.173-186.

<sup>73</sup> *La cité à travers l'histoire*, p.618.

<sup>74</sup> T.C. Barker and M.Tobbin, *A history of London Transport*, t.I, *The Nineteenth Century*, London, George Allen and Unwin, 1963, p.45-46.

<sup>75</sup> Jean Bastié, *La croissance de la banlieue parisienne*, Paris, PUF, 1964.

<sup>76</sup> M.C.Carr, "The development and character of a metropolitan suburb : Bexley,Kent", dans F.M.L.Thompson (dir.), *The Rise of Suburbia*, Leicester, Leicester University Press, 1982, p.211 -267

<sup>77</sup> Pour le métro londonien, *A History of London Transport*,t.I, op.cit., p.292-315; pour Paris, M.Gaillard, *Histoire des transports parisiens de Blaise Pascal à nos jours*, Saint -Etienne,Horvath,1987.

des moyens à la disposition des couches moyennes urbaines et de la partie supérieure des classes populaires, ce qui se traduit par des changements essentiels des modes de vie. Il s'ensuivit un fort développement du consumérisme, et le développement d'une société de consommation qui donna de plus en plus de place aux loisirs et aux distractions de masse, aux équipements culturels aussi, ce qui signifie que l'urbanisation rapide commencée au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle s'accompagna de changements qualitatifs. Même si Pugin, Ruskin et William Morris ont réagi, au nom d'une harmonie sociale qui leur paraissait caractériser le Moyen Age, contre une évolution qu'ils assimilaient à une décadence, ce n'en fut pas moins une évolution très positive, à commencer par la réduction du temps de travail. En 1850, les ouvriers du textile obtinrent la journée de dix heures par le *Factory Act* ; certes, ce ne fut qu'après la Première Guerre mondiale que se généralisa la journée de huit heures, mais elle existait déjà dans certaines industries : les travailleurs du gaz l'obtinrent en 1889, au lieu des douze heures précédentes. Entre 1870 et 1914, la durée de la semaine de travail tomba dans les grandes villes britanniques d'un peu plus de 56 heures à un peu plus de 50 heures, avant de se situer en 1920 à 46 heures et demi<sup>78</sup>. Cela s'accompagna d'une utilisation nouvelle du repos du dimanche et déjà d'une partie du samedi<sup>79</sup>, cependant que reculait à partir du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle le respect du sabbat ou Sabbaterianism. Dès le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, les classes moyennes urbaines ont l'habitude de prendre leur week-end, ce qui amène les compagnies de chemins de fer à mettre sur pied des trains spéciaux vers les villes balnéaires avec des tarifs intéressants<sup>80</sup>, par exemple vers Blackpool, Brighton, Margate ou Gravesend<sup>81</sup>. Des excursions du dimanche furent organisées mais aussi des déplacements d'une journée vers les plages, sans oublier, dans les villes elles-mêmes, les concerts, le football, les courses de chevaux, le cricket, voire les piscines ou les bains aménagés sur les rivières<sup>82</sup>... toutes manifestations auxquelles participa un public de plus en plus nombreux : les sports de masse sont déjà présents à la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle, à la fois par suite de l'évolution sociale mais aussi de la croissance urbaine. Celle-ci a ainsi créé de nouvelles manières de vivre qui correspondent également à ce que l'on peut appeler « une réalisation plus complète des

<sup>78</sup> Douglas A.Reid, « Playing and preaching », dans *The Cambridge Urban History of Britain*, t.III, op .cit., p.745 -807, loc.cit.,p.748 -751.

<sup>79</sup> Pour les ouvriers du textile, le *Factory Act* a prévu que le travail s'arrêterait le samedi à partir de 14 heures.

<sup>80</sup> Ce qui permet après 1840 aux membres des classes populaires de participer à ces séjours de vacances dans les stations balnéaires. A la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècles, elles constituent la clientèle la plus nombreuse fréquentant ces villes côtières.- John K.Walton, *The English Seaside Resort : A Social History 1750 -1914*, New York, St Martin's Press/ Leicester University Press, 1983, p.31.

<sup>81</sup> Dès les années 1820, près de 300.000 passagers fréquentèrent chaque année Gravesend, et plus d'un million vers 1840.- Quant à la gare de Blackpool, elle vit arriver ou partir 135.000 personnes en 1861, près d'un million en 1879, quatre millions en 1913.- Voir J.K.Walton, *The English Seaside Resort...*, op.cit., p.18 et p.23.

<sup>82</sup> Ainsi, dans le dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle, sur la Trent à Nottingham, ou sur l'Avon à Bristol.

individus »<sup>83</sup>. La fréquentation des jardins publics fut de plus en plus importante<sup>84</sup>, mais aussi ces promenades urbaines pour découvrir les étalages des magasins que l'on définit par le terme de shopping. Cela correspondait à un fort accroissement des achats de produits qui n'étaient pas de première nécessité. Ainsi se poursuivait une évolution commencée à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle vers une société de consommation et de loisir<sup>85</sup> qui a commencé par l'adoption par la couche supérieure des classes moyennes urbaines – que l'on peut définir comme une gentry urbaine – des pratiques et manières de vivre et de se comporter de l'aristocratie; l'ensemble des couches moyennes bénéficia de plus en plus de cette évolution au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, puis, à la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle, le bas de ces couches moyennes et les ouvriers les plus aisés vinrent eux aussi participer à cette consommation de masse et à la généralisation des loisirs<sup>86</sup>. Parmi ceux-ci, il faut souligner la fréquentation des villes balnéaires et des villes d'eaux qui ne sont certes pas une création du XIX<sup>e</sup> siècle, mais dont la multiplication à partir du dernier tiers du XVIII<sup>e</sup> siècle constitue bien une très grande nouveauté. En 1911, en Angleterre et au pays de Galles, il n'y a pas moins de 145 stations balnéaires groupant plus de 1, 6 million de personnes<sup>87</sup>. Enfin, le développement des équipements culturels et de leur fréquentation doit également être mis en valeur. Parfois, cela s'appuya sur des pratiques anciennes, par exemple pour le chant et la musique qui avaient toujours été très prisés au niveau populaire. Mais, dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, on changea de dimensions avec la multiplication de bâtiments dédiés à la musique ou à l'opéra, ce qui amplifiait une évolution déjà commencée au XVIII<sup>e</sup> siècle : à Bristol, fut édifié en 1867 le Colston Hall où l'on trouvait trois auditoriums. Avec du retard, l'évolution est la même en France, avec une accentuation dans les vingt années qui précèdent la Première Guerre mondiale, ce dont l'expression « La Belle Epoque » nous a gardé le souvenir.

\*\*\*

La disparition de la ville « médiévale » a souvent été abordée dans cet exposé de manière positive, notamment sur le plan démographique à travers la réduction de la mortalité et l'amélioration des conditions de vie. Il n'empêche que l'évolution urbaine

<sup>83</sup> Helen E.Meller, *Leisure and the Changing City 1870 -1914*, London/Boston, Routledge and Kegan Paul, 1976, p.1.- Cet intéressant ouvrage est consacré à Bristol.

<sup>84</sup> On trouve dès 1816 à Liverpool « des parcs et des espaces ouverts, spécialement destinés au divertissement des classes inférieures ».- H.E. Meller, *Leisure and the Changing City ...*, op.cit.,p.110.

<sup>85</sup> En français, voir mes analyses citées note 67.

<sup>86</sup> J. K.Walton, « Towns and consumerism », dans *The Cambridge Urban History of Britain*, t.III, op.cit., p.715 -744, loc.cit., p. 724 -728..

<sup>87</sup> J. K.Walton, *The English Seaside Resort ...*, p.1.

fut beaucoup plus complexe et ambivalente. La croissance rapide de la population urbaine s'accompagna dans un premier temps de la multiplication des taudis et d'un surpeuplement catastrophique pour lesquels les témoignages furent multiples, et pour lesquels nous avons de très nombreuses études<sup>88</sup>. Mais l'époque vit aussi l'apparition de nouvelles manières d'habiter qui ont transformé l'espace domestique en y introduisant le confort et toute une série d'inventions techniques<sup>89</sup>. Elle vit également le développement sans cesse croissant de nouvelles formes urbaines dédiées au loisir et au délassément : le désir de la mer<sup>90</sup> déboucha sur la multiplication des villes balnéaires où la majorité des estivants étaient attirés par des conditions de vie et d'habitat particulièrement agréables<sup>91</sup>, avec en particulier les villes « sous les pins » du Sud-Ouest de la France<sup>92</sup>, comme on est loin de la ville médiévale enserrée dans ses murailles!

---

<sup>88</sup> Par exemple, Anthony S.Wohl, *The eternal slum....*, op.cit.; Enid Gaudie, *Cruel Habitations: A History of Working-Class Housing, 1780 -1914*, London, 1973; André Guillerme, Anne-Cécile Lefort et Gérard Jigaudon, *Dangereux, insalubres et inconfortables : paysages industriels en banlieue parisienne XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, Seyssel, Champ Vallon, 2004.

<sup>89</sup> Monique Eleb avec Anne Debarre, *L'invention de l'habitat moderne Paris 1880 -1914*, Paris, Hazan,1995.

<sup>90</sup> Alain Corbin, *Le Territoire du vide. L'Occident et le désir du rivage 1750-1840*, Paris, Flammarion, 1988.

<sup>91</sup> Peter Borsay, *A History of Leisure*, Houndmills (Hamps.),Palgrave Macmillan,2006; Yves Perret-Gentil,Alain Lottin et Jean-Pierre Poussou (dir.),*Les villes balnéaires d'Europe occidentale du XVIII<sup>e</sup> siècle à nos jours*, Paris, PUPS,2008 ;John K.Walton, *The English Seaside Resort...*, op.cit.

<sup>92</sup> Micheline Cassou-Mounat, *La vie humaine sur le littoral des Landes de Gascogne*, Lille, université de Lille III, 1977.



## **Desafios da Cidade numa abordagem clássica de Demografia Histórica. O caso de Guimarães entre o século XVI e o XX**

***Maria Norberta Amorim***

CITCEM-GHP- Universidade do Minho

**Colaboração de:**

***J. Antero Ferreira***

***Fátima Dias***

***Alice Ferreira***

### **1. Introdução**

Por dois motivos principais este primeiro Congresso Internacional de Guimarães sobre *As Cidades na História* é uma das ocasiões mais marcantes na minha já longa vida académica. Primeiro, porque ao fim de mais de 40 anos de trabalho, em grande parte solitário, em Demografia Histórica, assisto neste momento a uma clara demonstração da vitalidade dos estudos de população no tempo longo, na sua abordagem mais complexa, a dos aglomerados urbanos, estando rodeada por algumas das figuras mais representativas da comunidade científica da especialidade. Depois, porque isso acontece em Guimarães, cidade onde vivi a maior parte da minha vida ativa, e onde tive a oportunidade de assistir a um percurso que lhe valeu a classificação de património mundial, graças à visão do seu Presidente, António Magalhães, a quem neste momento saúdo, também como último responsável por este Congresso.

Gostaria de salientar, antes de mais, o meu conceito de Demografia Histórica, conceito restritivo, não necessariamente partilhado por todos (veja-se “Linha clássica de Demografia Histórica. Uma perspectiva optimista sobre a sua evolução”, *Boletín de la Asociación de Demografía Histórica*, XVIII-II, 2000, pp. 89-104)

Para mim, Demografia Histórica, tal como a Demografia subsidiária dos recenseamentos modernos, tem como objetivo a compreensão do ritmo de evolução das populações pela interinfluência das variáveis demográficas. Sem análise demográfica não se pode falar de Demografia e sem fontes sistemáticas e metodologias adequadas, a aplicar sobre as mesmas, essa análise não se torna possível. Sempre poderemos falar de História da População, conceito lato que inclui a Demografia Histórica e a própria Demografia sem mais.

Assim, quando falo de *abordagem clássica de Demografia Histórica*, refiro-me à utilização dos registos paroquiais de batizados, casamentos e óbitos como fontes e à aplicação de metodologias específicas para o seu tratamento, na rota aberta por Henry há cerca de meio século.

Desde o longínquo ano de 1969 que me venho debruçando sobre os registos paroquiais portugueses e penetrando na sua complexidade. Encontrei em Portugal, em grande parte dos casos, registos tardios, com lacunas não generalizadas, só ganhando maior sistematicidade a partir do último quartel do século XVII, mas com não-registo ou sub-registo de mortalidade de menores a alongar-se, nos casos mais graves, até à segunda metade do século XIX.

Se as fontes são difíceis em algumas zonas do país são-no ainda mais na grande arquidiocese de Braga e particularmente no caso de Guimarães, que se subtraía à fiscalização dos *visitadores delegados*. Aqui, o registo sistemático de mortalidade de menores só se encontra, na generalidade das paróquias, a partir de 1860, e, mesmo no século XIX, a identificação dos defuntos pode não contar com referência à naturalidade, relações de parentesco, ou idade ao óbito.

Se os registos paroquiais portugueses trazem problemas específicos em cada região administrativa religiosa, a forma de cruzar os dados, com vista à reconstituição de famílias, constituía, em qualquer caso, um desafio para o qual a metodologia clássica de Fleury-Henry (1965) não dava resposta. Até meados do século XX não houve em Portugal uma norma de transmissão familiar de apelidos. As mulheres não usavam o apelido do marido. Os irmãos do sexo masculino podiam usar apelidos diferentes, derivados do pai ou de qualquer dos avós ou bisavós nas linhas materna ou paterna. As irmãs, mesmo num adiantado século XIX, na generalidade dos casos, não usavam apelidos familiares, mas apenas sobrenomes derivados do nome próprio das mães, das sogras, das avós, ou sobrenomes correntes ao tempo.

Reconstituir as famílias da antiga vila de Rebordãos, nos arredores da cidade de Bragança, foi o primeiro repto que enfrentei, resultando na criação de uma metodologia para o cruzamento de dados paroquiais, que não tinha em vista apenas o conhecimento da história reprodutiva de cada casal de Antigo Regime, na linha de desenvolvimento da metodologia francesa. Incidia sobre o indivíduo, integrado numa cadeia geracional. Foi com essa metodologia manual, que mais tarde chamaria de *reconstituição de paróquias*, que foram publicados em 1973 os primeiros dados analíticos sobre comportamentos demográficos em Portugal para período de Antigo Regime (*Rebordãos e a sua População nos séculos XVII e XVIII. Estudo Demográfico*, Imprensa Nacional- Casa da Moeda).

Esse meu objetivo de acompanhar percursos de vida em cadeia genealógica, se parcialmente conseguido nessa pequena comunidade, mesmo com tratamento manual, viu-se dificultado à medida que avancei para projetos mais ambiciosos como foi a reconstituição manual de famílias das então quatro paróquias urbanas desta cidade de Guimarães, de duas paróquias suburbanas e de 4 paróquias rurais envolventes, entre 1580 e 1819, um trabalho académico que conheceu publicação em 1987 pelo INIC (*Guimarães de 1580 a 1891. Estudo demográfico*). Apesar de trabalhar manualmente mais de 100.000 atos vitais, o cruzamento interparoquial tornou-se viável, o encadeamento genealógico era possível de perseguir-se, mas o tratamento manual, com a morosidade e complexidade dos processos, tornou incomportável o acompanhamento sistemático dos percursos individuais. A linha de rumo iniciada em Rebordãos quedou-se no estudo das séries vitais e no aprofundamento analítico de comportamentos demográficos de nível familiar, os da Nupcialidade e Fecundidade. Extraí consequências da reconstituição de famílias num contexto urbano, mas não ultrapassei essa etapa.

O aparecimento dos computadores pessoais e de bases de dados comerciais permitiu potenciar a metodologia, aplicando-a de novo sobre paróquias rurais. Logo em 1991 publiquei na Universidade do Minho e na Revista da ADEH, *Uma metodologia de reconstituição de paróquias* seguindo-se, no ano seguinte, a aplicação da mesma, em *Comportamentos demográficos de três paróquias do Sul do Pico (1680-1980)*, trabalho este que serviu de modelo a algumas gerações de mestres e doutores que tive a honra de formar. Os objetivos haviam sido alcançados. Estava ao nosso alcance a formação de uma base de dados, cruzando batizados, casamentos e óbitos, mas também outras fontes nominativas, como róis de confessados e passaportes, enriquecendo o conhecimento sobre os percursos de vida, a permitir uma abordagem consequente, mesmo dos fenómenos muito difíceis em Demografia Histórica, como a Mortalidade e a Mobilidade. Assim, nesse ano de 1992, havia alcançado, para essas paróquias rurais, o meu mais almejado objetivo. Analisava, na longa duração, entre os finais do século XVII e os finais do século XX, o ritmo de evolução da população dessas três paróquias a partir do cruzamento sistemático entre as variáveis demográficas, Nupcialidade, Fecundidade, Mobilidade e Mortalidade.

Os estudos de comunidade, na série *As Famílias* (de cada paróquia da Ilha do Pico), com base na Demografia Histórica, constituíram outro grande desafio a que me rendi nos anos seguintes, evitando a complexidade da Demografia Urbana.

O atual projeto do nosso Grupo de Investigação, o Grupo de História das Populações do CITCEM, debruça-se finalmente sobre a Cidade e este Congresso incentivou-me a *revisitar* Guimarães.

Assim, três décadas passadas sobre a minha primeira abordagem à Demografia Urbana, depois de uma aplicação intensíssima dos últimos tempos, apresento-me aqui com resultados ainda parcelares, a tentar responder, com o caso desta cidade anfitriã, a reptos que este Congresso lançou e pelos quais sou em parte responsável, como sejam a *análise da evolução de quantitativos populacionais, comparações entre demografia urbana e demografia rural no que respeita a comportamentos de nupcialidade, fecundidade, mortalidade ou mobilidade, mobilidade campo-cidade e cidade-campo, “penalização urbana” em matéria de saúde e fecundidade*, principalmente.

Desde 2004 que tem agilizado o nosso trabalho uma aplicação informática amigável, o SRP (sistema de reconstituição de paróquias, da responsabilidade da informática Fernanda Faria), desenhada de perto sobre o meu método de reconstituição de paróquias. Para este momento, com Guimarães, reunimos numa mesma *base central* (Henriques *et al.*, 2001), as nove bases paroquiais que fomos organizando ao longo do tempo a partir das minhas fichas manuais e do prosseguimento do levantamento dos dados já caídos em domínio público, levantamento este com recurso a tarefeiros especializados, em que se contam, principalmente, Fátima Dias e Alice Ferreira.

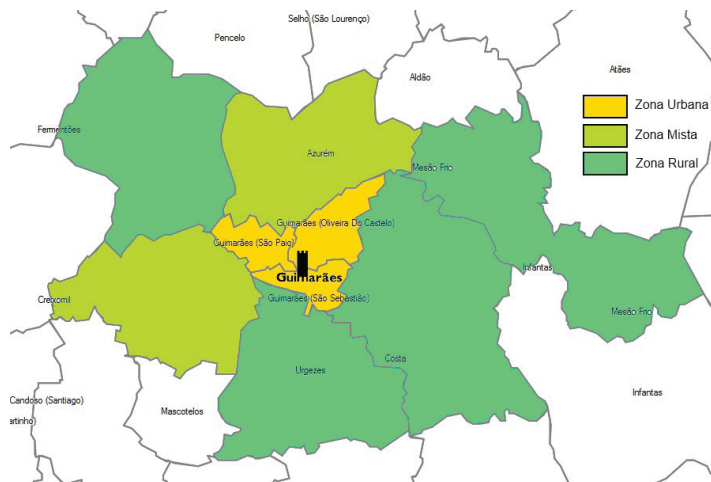
O processo agora desenvolvido de cruzamento interparoquial sistemático tornou-se extremamente complexo e moroso. Considere-se que estão em causa cerca de 50.000 família e mais de 180.000 indivíduos, muitas vezes com residência repartida por duas, três ou mais paróquias que é preciso identificar, caso a caso, a partir de pistas de avaliação difícil, eliminando todas as duplicações, trabalho necessariamente levado a cabo por um único investigador.

Com os desenvolvimentos técnicos, esta poderá ser no futuro uma tarefa escusada, ao serem integrados numa mesma base de dados central, os dados das novas paróquias que historiadores demógrafos, genealogistas, historiadores da Família ou da Sociedade, cada vez mais, penso, terão interesse em trabalhar.

## **2. Opções metodológicas**

Das 10 freguesias históricas referidas, quatro eram urbanas, Nossa Senhora da Oliveira (esta com dois párcos) e S. Miguel do Castelo, unidas atualmente com o nome de Oliveira do Castelo, S. Paio e S. Sebastião, duas outras freguesias desenvolveram-se em continuidade urbana, mas com franjas rurais, Azurém e Creixomil, e as restantes quatro, até épocas recentes, apresentavam características rurais, Mesão Frio, Costa, Urgeses e Fermentões.

**Mapa 1. A cidade de Guimarães e o enquadramento rural estudado**



Os cruzamentos interparoquiais foram desenvolvidos nesse universo das atuais nove freguesias, todas reconstituídas, mas com opções no que respeita a análises. Para contrastar o mundo urbano e o mundo rural, desenvolvi os estudos de nupcialidade e fecundidade sobre as três paróquias urbanas centrais, por um lado, e as quatro paróquias historicamente rurais, por outro, deixando de fora as paróquias de características mistas, Azurém e Creixomil. No que diz respeito às abordagens mais complexas sobre mobilidade e mortalidade, a exigir o acompanhamento sistemático dos percursos de vida, optei por estudar a freguesia urbana da Oliveira, dado o cruzamento com outras fontes, os róis de confessados, e uma rural, Urgeses. Esta última freguesia é a única para a qual dispomos de registo sistemático de mortalidade infantil desde os finais do século XVIII.

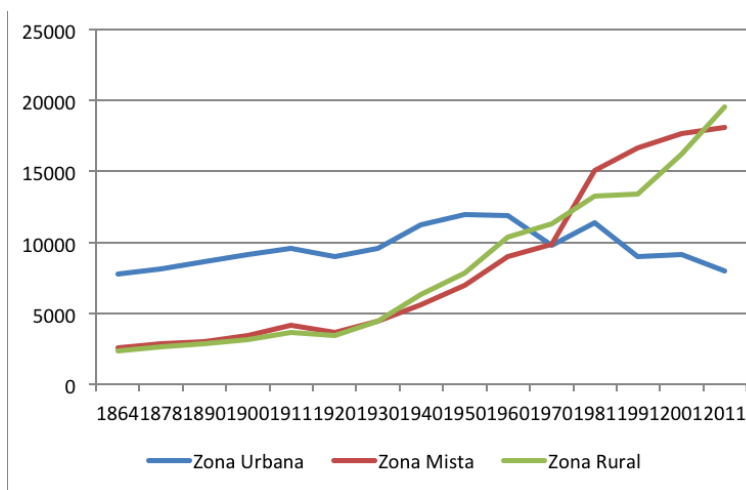
As dificuldades das fontes não são as mesmas de freguesia para freguesia, nem é coincidente o início dos registos. Por esse motivo fiz incidir as observações preferentemente sobre o período que decorre de 1670 a 1910, com prolongamento de observação no caso de Oliveira e Urgeses até 1990, no sentido de acompanhamento de percurso de vida para efeitos de análise do fenómeno da mortalidade.

### 3. Dados globais

Contando com a colaboração de J. Antero Ferreira, começo por dar uma visão comparativa global da população de Guimarães agrupadas por zonas, rural e urbana, usando primeiro os dados dos recenseamentos e recorrendo depois aos atos vitais de batizados e óbitos.

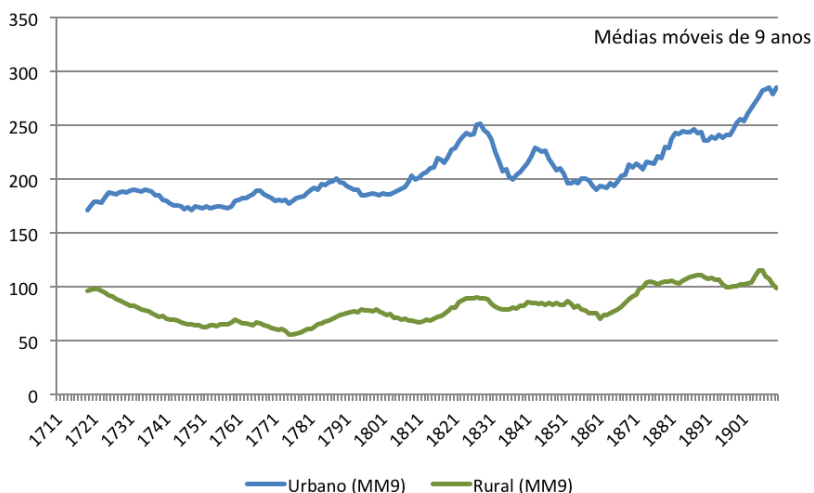
Como se verifica no Gráfico I, a população vimaranense das comunidades consideradas, desde 1864, data do primeiro recenseamento moderno em Portugal, ao último recenseamento, o de 2011, sofre uma evolução marcada, com claras diferenças no ritmo de crescimento entre o centro urbano e periferia, uma situação que se sabe comum a outras cidades.

**Gráfico I. Evolução da população entre 1864 e 2011**



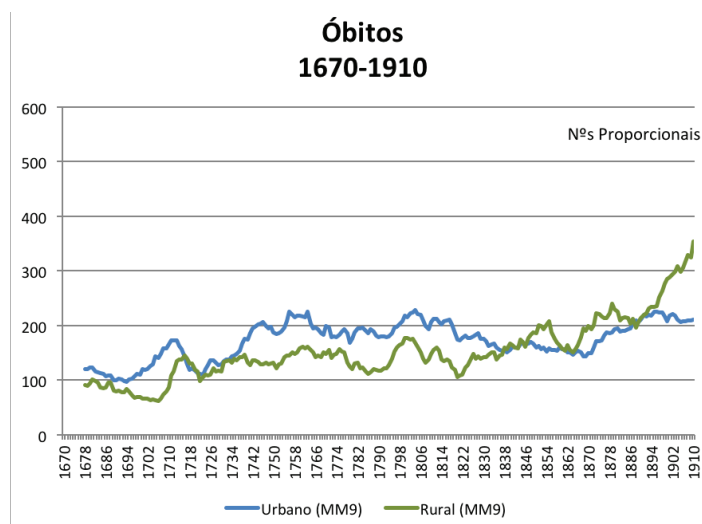
Consideremos que, na ausência de recenseamentos, para períodos em que a fecundidade se aproximava da natural, a evolução dos batizados pode dar uma indicação aproximada sobre o ritmo de crescimento da população. Nesse sentido, apresentamos no Gráfico II a evolução comparada dos batizados entre a zona urbana e a zona rural para o período coberto pelos registos paroquiais caídos em domínio público, ou seja, até 1911. Dadas as lacunas iniciais nos registos de batismos da maior freguesia rural considerada, a de Fermentões, apresentamos a evolução dos mesmos só a partir de 1707.

O gráfico evidencia alguma estabilidade de comportamento ao longo do século XVIII na zona urbana, mas com decréscimo marcado na zona rural nos primeiros 60 anos observados. As primeiras três décadas do século XIX conhecem uma aceleração de crescimento, depois interrompida, voltando-se, na década de 1860, a valores dos finais do século XVIII. As décadas seguintes apresentam um crescimento moderado, numa e noutra zona, que a interseção com os recenseamentos já fazia prever.

**Gráfico II. Evolução dos batizados de 1707 a 1910**

Diferentemente do que se passa em outras regiões do país (Barbosa e Godinho, 2001), quando nos debruçamos sobre a evolução dos óbitos dos maiores de sete anos (recorde-se o registo tardio de mortalidade infanto-juvenil), constata-se a ausência de graves crises de mortalidade em Guimarães ao longo dos séculos XVII e XVIII. A cidade sofreu em 1599 um grave surto da designada *peste pequena* que tive oportunidade de analisar no estudo anterior (AMORIM, 1987: 285-290). Calculei então que cerca de um terço da população urbana teria sido vitimada, não acontecendo o mesmo na zona rural, de povoamento disperso, a defender-se melhor desse terrível invasor, com os muros das quintas e os cães de guarda. Depois, só em 1811, a Guerra Peninsular e o tifo exantemático marcam uma fase mais gravosa de mortalidade (AMORIM, 1987: 315-317).

**Gráfico III. Mortalidade dos maiores de sete anos entre 1670 a 1911**



Uma outra especificidade de comportamento nesta região do país merece algum relevo, as altas percentagens de crianças nascidas fora do casamento (Neves, 2001).

Depois de uma situação de ilegitimidade a rondar os 14% numa e noutra zona, a partir de meados do século XVIII, a curva baixa expressivamente, atingindo na primeira metade do século XIX valores mínimos à volta de 7% na zona urbana e de 4% na zona rural. Um nova elevação detecta-se de 1860 em diante. No entanto, o abaixamento da curva de ilegitimidade não significa uma contenção nos costumes, mas simplesmente o avolumar de um fenómeno que atinge extraordinários contornos precisamente entre 1740 e 1860, o abandono de crianças (AMORIM, 1987: 227-172).

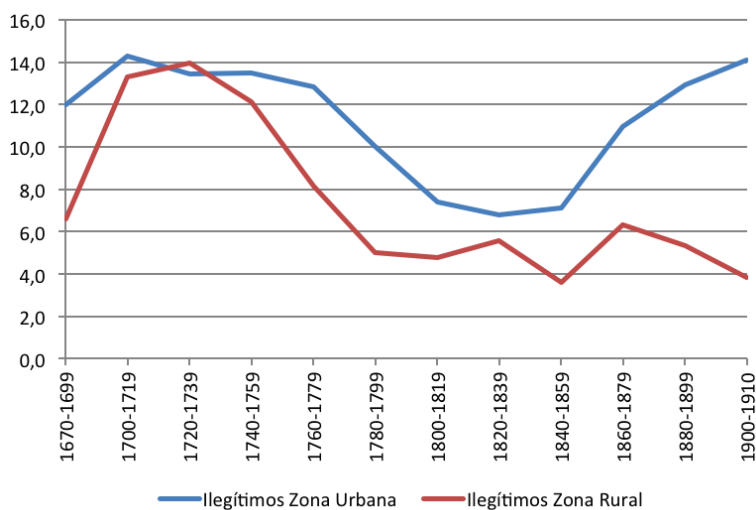


**Quadro I. Percentagem de crianças nascidas fora do casamento  
(não abandonadas)**

	Ilegítimos Zona Urbana	Ilegítimos Zona Rural
1670-1699	12,0	6,6
1700-1719	14,3	13,3
1720-1739	13,4	14,0
1740-1759	13,5	12,1
1760-1779	12,8	8,1
1780-1799	10,0	5,0
1800-1819	7,4	4,7
1820-1839	6,7	5,5
1840-1859	7,1	3,6
1860-1879	10,9	6,3
1880-1899	12,9	5,3
1900-1910	14,0	3,8

No Gráfico IV notamos que, suavizado o fenómeno do abandono, as curvas de ilegitimidade urbana e rural divergem ainda mais claramente, a acentuar um comportamento diferenciado.

**Gráfico IV. Percentagem de crianças nascidas fora do casamento  
(não abandonadas)**



#### **4. Micro-análise dos fenómenos demográficos**

Entremos agora nas abordagens comparadas entre o mundo urbano e rural dos fenómenos de nupcialidade, fecundidade, mortalidade e mobilidade.

##### **4.1. Nupcialidade**

Como antes referi, até um adiantado século XIX, não é referida pelos párocos a idade dos defuntos, o que, dada a percentagem elevada de indivíduos não identificados pelo nascimento, compromete o estudo do celibato definitivo tanto em observação transversal como longitudinal.

Apenas para o século XVIII e inícios do XIX, numa difícil aproximação ao fenómeno, calculei que, na zona urbana, a percentagem de indivíduos do sexo masculino definitivamente celibatários se colocaria à volta de 21%, posicionando-se, entre as mulheres à volta dos 30%. Na zona rural, o celibato definitivo colocar-se-ia entre os 7% e os 5%, enquanto 11% das mulheres seriam definitivamente celibatárias. Esta diferença marcante entre zona urbana e zona rural explica-se pela atração do emprego doméstico por parte das mulheres e também dos homens de uma vasta área circundante e também da aprendizagem de um ofício da parte destes últimos, sem chegar à possibilidade de formação de família (AMORIM, 1987: 355-358).

Incidindo na análise, por sexos, da idade média ao primeiro casamento, considero primeiro a zona urbana e depois a rural.

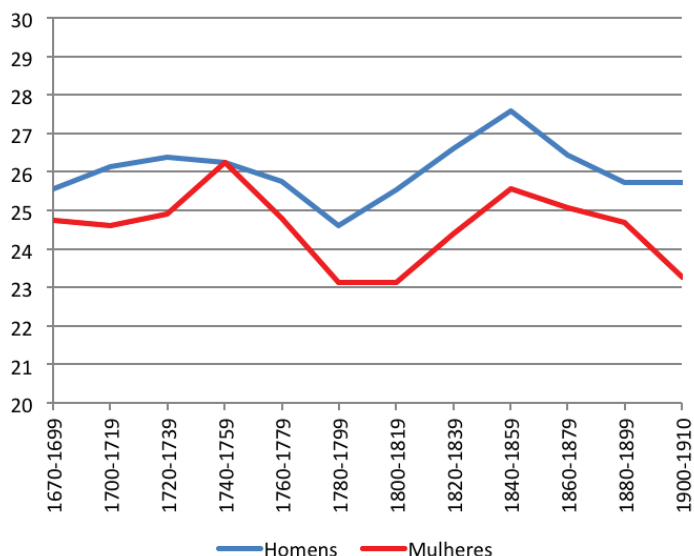
Na zona urbana encontra-se uma nítida diferença de comportamento entre o sexo masculino e feminino, com os homens a casar cerca de 2 anos mais tarde do que as mulheres, só se aproximando as curvas em meados do século XVIII.

No sexo masculino, encontram-se valores à volta dos 26 anos, descendo para 25 nos finais do século XVIII, para atingir os 27 em meados do século seguinte. No caso das mulheres, os valores colocam-se à volta dos 24 anos, baixando para os 23 na transição do século XVIII para o XIX, subindo depois nos anos centrais deste século, para voltar a descer na transição para o século XX.

**Quadro II. Evolução da idade média ao primeiro casamento - zona urbana**

Períodos	Sexo Masculino		Sexo Feminino	
	Nº Obs	Idade Média	Nº Obs	Idade Média
1670-1699	166	25,56	241	24,75
1700-1719	185	26,14	294	24,61
1720-1739	135	26,38	250	24,9
1740-1759	125	26,24	247	26,26
1760-1779	187	25,75	312	24,79
1780-1799	245	24,61	391	23,13
1800-1819	262	25,53	405	23,13
1820-1839	197	26,6	316	24,39
1840-1859	159	27,6	283	25,55
1860-1879	175	26,43	279	25,07
1880-1899	205	25,73	279	24,68
1900-1910	118	25,72	163	23,28

Repare-se, no Gráfico V, que as curvas seguem uma evolução paralela para os dois sexos, só se aproximando nos anos centrais do século XVIII.

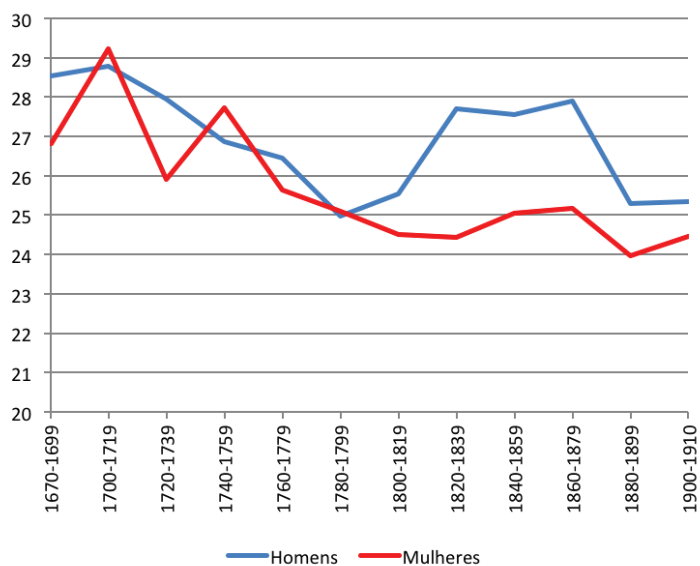
**Gráfico V. Evolução da idade média ao primeiro casamento - zona urbana**

No caso da zona rural, a diferença entre os sexos é menos vincada, com valores mais altos do que na zona urbana, tanto no que respeita ao sexo masculino como no feminino. No caso dos homens, parte-se de valores próximos dos 29 anos na transição do século XVII para o XVIII, baixando depois gradualmente até atingir os 25 anos no último vinténio do século XVIII, subindo novamente para valores próximos dos 28 anos até ao último quartel do século XIX. Só depois, até final da observação, os valores descem para 25 anos.

No sexo feminino a idade média ao primeiro caso sobrepõe-se à dos homens no início do século XVIII, atingindo os 29 anos, uma situação não invulgar nesta área geográfica, descendo depois para valores à volta dos 25 anos. Ao longo de todo o século XIX as mulheres rurais casam claramente mais cedo do que os homens, mas só no fim do século a idade média se posiciona nos 24 anos.

**Quadro III. Evolução da idade média ao primeiro casamento - zona rural**

Períodos	Sexo Masculino		Sexo Feminino	
	Nº Obs	Idade Média	Nº Obs	Idade Média
1670-1699	34	28,54	77	26,82
1700-1719	43	28,79	86	29,23
1720-1739	78	27,94	110	25,89
1740-1759	83	26,87	120	27,72
1760-1779	84	26,45	155	25,62
1780-1799	114	24,96	171	25,08
1800-1819	105	25,54	151	24,51
1820-1839	92	27,69	144	24,42
1840-1859	86	27,54	130	25,03
1860-1879	155	27,89	195	25,17
1880-1899	174	25,28	233	23,96
1900-1910	158	25,33	195	24,46

**Gráfico VI. Evolução da idade média ao primeiro casamento- zona rural**

#### 4.2. Fecundidade

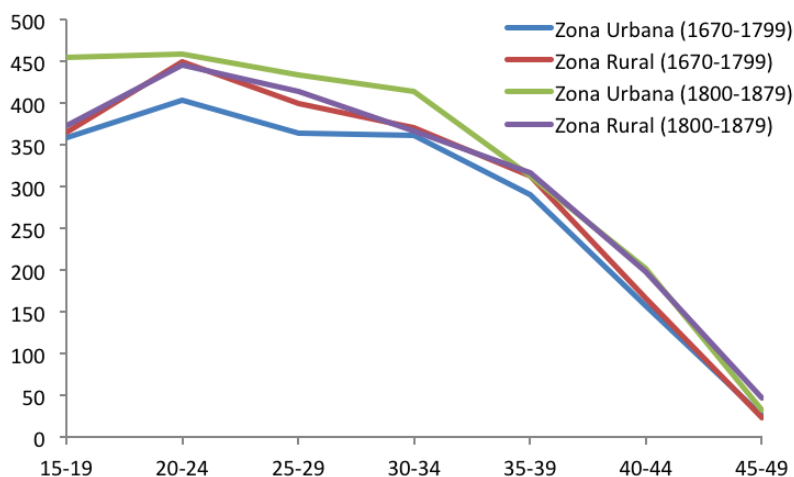
As famílias classificadas para efeitos de Fecundidade, foram aquelas para as quais se conhece a data de casamento, a data de nascimento da mulher, a data de fim de união por óbito do primeiro cônjuge falecido, e sobre as quais não há nenhum indício de lacuna de informação no que respeita aos filhos.

Os indicadores escolhidos foram as *taxas de fecundidade legítima segundo a idade da mulher*, a *idade da mulher ao último nascimento*, a *descendência teórica*, o número de filhos que as mulheres teriam se a convivência conjugal se desenrolasse dos 15 aos 49 anos, e a *descendência real*, o número médio de filhos que efetivamente esses casais tiveram.

Começamos por observar as taxas de fecundidade legítima em dois períodos paralelos, para as zonas urbana e rural.

**Quadro IV. Taxas de fecundidade legítima por grupos de idades da mulher**

Períodos	Grupos de idades da mulher							Obs.
	15-19	20-24	25-29	30-34	35-39	40-44	45-49	
Zona Urbana (1670-1799)	358	404	364	361	290	158	26	349
Zona Rural (1670-1799)	365	450	400	371	313	167	24	292
Zona Urbana (1800-1879)	455	459	434	414	312	202	32	234
Zona Rural (1800-1879)	373	446	414	366	317	198	47	253

**Gráfico VII. Taxas de fecundidade legítima por grupos de idades da mulher**

O gráfico das taxas de fecundidade, em dois períodos, zona urbana e zona rural, evidencia curvas típicas de Antigo Regime, não muito diferenciadas, com algum alteamento, no último período estudado, tanto numa como noutra zona.

Usando indicadores sintéticos, a descendência teórica e o número de filhos por família efetivamente nascidos, podemos comparar, com maior comodidade, os comportamentos nas duas zonas.

**Quadro V. Descendência teórica e descendência efetiva**

	D.T.	D.E.
Zona Urbana (1670-1799)	9,8	5,0
Zona Rural (1670-1799)	10,5	5,2
Zona Urbana (1800-1879)	11,5	6,1
Zona Rural (1800-1879)	10,8	6,0

Pelas curvas e pela descendência teórica se evidencia a grande estabilidade de comportamento na zona rural ao longo de duzentos anos. A descendência teórica oscila apenas entre 10,5 e 10,8 filhos por família se a convivência conjugal se prolongasse durante toda a idade fecunda da mulher. No caso da zona urbana tal não sucede, com valores de 9,8 filhos no primeiro período e 11,5 no segundo. Trata-se de uma melhoria mais precoce de

condições de vida na cidade ou efeito de uma mortalidade infantil mais gravosa a encurtar os intervalos intergenésicos? Possivelmente as duas variáveis terão tido influência, mas aceitamos o peso da última.

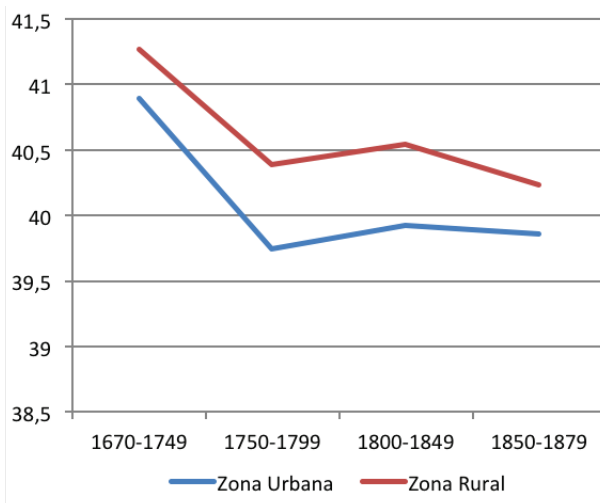
Se repararmos depois na descendência real notamos um resultado muito confortável para as épocas consideradas, 5 e 6 filhos por família, resultados semelhante numa e noutra zona, apesar do casamento mais tardio na zona rural, a apontar para ruturas menos precoces das uniões nesta zona ou para o começo de restrições no nascimento de filhos no caso das mulheres mais velhas da zona urbana, como se verá a seguir.

A idade média ao nascimento do último filho nas famílias completas, famílias em convivência conjugal até aos 48 anos de idade da mulher, mostra, de facto, alguma divergência entre a zona rural e urbana, com as mulheres do campo a prolongarem mais tempo a sua vida fecunda.

**Quadro VI. Idade da mãe ao nascimento do último filho (famílias completas)**

	Zona Urbana	Zona Rural
1670-1749	40,9	41,27
1750-1799	39,75	40,39
1800-1849	39,93	40,54
1850-1879	39,86	40,23

**Gráfico VIII. Idade da mãe ao nascimento do último filho (famílias completas)**





### 4.3. Mortalidade

A abordagem ao fenómeno da Mortalidade através da base de dados demográfico-genealógica, com os dados deficientes de que dispomos, levou-me ao desenvolvimento de processos de aproximação, usando todos os recursos disponíveis. Como vimos antes, só para Urgeses, temos, para todo o século XIX, um registo tendencialmente sistemático de mortalidade infantil. Nas outras paróquias, ao longo desse século, vamos encontrando alguma sistematicidade no registo de todos os falecidos, mais generalizada depois de 1860, mas na freguesia central, a da Oliveira, só a partir de 1881, tal parece acontecer. No entanto, foi nesta freguesia que tive possibilidade de aprofundar mais o fenómeno, cruzando a informação da base de dados com os róis de confessados que, a partir de 1835, passam, tendencialmente, a incluir todos os residentes, mesmo os recém-nascidos. Assim, a partir desse ano de 1835, tornou-se possível marcar, em famílias estáveis, o ano do óbito para os menores, e o ano de saída da observação para os restantes.

Com metodologias diferenciadas, em co-autoria com Antero Ferreira e Luís Machado, tivemos já possibilidade de, em relação à Oliveira, apresentar os resultados desse cruzamento de fontes num seminário internacional (Micro-analysis of mortality in urban áreas. The parish of Oliveira in Guimarães between the 18th and 20th century). Neste momento, depois do trabalho sistemático desenvolvido com a *base de zona*, e depois do parcial cruzamento com os falecidos na Santa Casa da Misericórdia, os resultados apresentam-se em maior aproximação.

Começo por calcular, de forma comparada, a esperança de vida aos 30 anos dos indivíduos nascidos entre 1750 e 1829 na zona urbana e na rural, cujo falecimento foi observado. Considere-se, no entanto, que os indivíduos são observados em função do local de nascimento, mas o acompanhamento dos percursos é feito no conjunto das 9 paróquias.

É comum, nestas circunstâncias, incidir a observação sobre indivíduos casados com mais de 25 anos, considerando estes como o sector da população mais estável. Neste caso optei por só considerar como idade de maior estabilidade os 30 anos, dada a relativa frequência de mobilidade de casais jovens.

Admitindo que os indivíduos que se afastaram da observação teriam um comportamento semelhante aos que ficaram, considere todos os indivíduos identificados ao óbito pela data de nascimento, tendo 30 ou mais anos, não me parecendo perturbador incluir os indivíduos solteiros. Sabemos que, mesmo nesta idade, a mobilidade pode ter influência. Por um teste desenvolvido sobre as paróquias da ilha do Pico, em que se dispõe de dados seguros, mas onde a emigração tem muito peso, calculei que a observação que não acompanhou, caso a caso, os percursos vitais, deflacionou em cerca de meio ano os resultados da esperança de vida aos 30 anos, havendo uma maior aproximação nas idades seguintes.

**Quadro VII. Esperança de vida aos 30 anos dos indivíduos nascidos entre 1750 e 1829**

	Zona Urbana			Zona Rural		
	Homens	Mulheres	Sexos reunidos	Homens	Mulheres	Sexos reunidos
30	27,4	29,1	28,4	33,6	32,3	32,9
35	24,9	26,6	25,9	29,6	29,0	29,3
40	21,8	24,4	23,3	26,0	26,1	26,1
45	19,4	21,9	20,9	22,8	23,0	22,9
50	17,2	19,4	18,5	19,2	19,7	19,5
55	15,1	16,6	16,0	15,7	16,8	16,3
60	12,5	13,9	13,3	12,5	14,1	13,3
65	10,0	11,3	10,8	9,7	11,2	10,5
70	8,0	8,6	8,4	7,9	8,8	8,4
75	6,3	6,6	6,5	6,2	7,0	6,6
80	4,7	5,6	5,3	5,1	6,2	5,7

Se considerarmos a zona urbana e a zona rural encontramos comportamentos bastante diferenciados. Numa primeira observação, notamos uma esperança de vida aos 30 anos algo mais gravosa para o sexo feminino do que para o masculino na zona rural, só se invertendo as posições aos 40 anos. Os acidentes de maternidade poderão ser em parte responsáveis pelo resultado, mas admito que, no período em causa, a penosa vida das mulheres minhotas que se obrigavam ao trabalho nas quintas, sem se eximirem às obrigações domésticas, possa também ter contribuído para o efeito. Reparemos que a situação urbana era bem diferente no que respeita à relação entre os dois sexos, com uma maior sobrevivência das mulheres em todas as idades observadas.

No entanto, tanto mulheres como homens do campo parecem ter tido uma esperança de vida dos 30 aos 60 anos, superior aos da cidade, aproximando-se os comportamentos nas idades mais elevadas.

Como vimos, a partir de 1835, os róis de confessados da Oliveira referem todos os indivíduos residentes, de qualquer idade. Como dispomos de registos de nascimentos sistemáticos, acompanhando, ano a ano, as famílias estáveis, podemos situar em grande aproximação, a data de óbito das crianças que faleceram sem terem sido objeto de registo de óbito. Consideramos, depois, que após os 8 anos de idade, o desaparecimento no rol de um filho de uma família estável se deveu a motivos de trabalho ou de aprendizagem, nomeadamente no caso de futuros clérigos.

Subtraindo metade dos ausentes aos efetivos iniciais de cada idade (Henry, 1976: 169), estamos em condições de calcular os respetivos quocientes de mortalidade, ano a ano, acompanhando as gerações até à sua extinção. Apresentamos o resultado-síntese desse processo, com a esperança de vida no início de cada idade. Não se trata de uma tábua abreviada, mas tão só de uma apresentação abreviada que não apresenta as idades intermédias.

**Quadro VIII. Esperança de vida à nascença**  
(Gerações nascidas entre 1835 e 1864 na Oliveira e entre 1793 e 1849 em Urgeses)

	Oliveira			Urgeses		
	Homens	Mulheres	Sexos Reunidos	Homens	Mulheres	Sexos Reunidos
0	37	40,5	38,9	38,9	38,9	38,8
1	44	46,2	45,3	45,1	46,1	45,5
5	48,7	51,4	50,3	52,8	54,1	53,4
10	46,9	49,1	48,2	50,9	52,6	51,7
15	42,8	44,6	44,0	48,4	48,2	48,1
20	39,9	41,5	40,9	44,8	44,2	44,3
25	35,6	39,1	37,7	42,1	42,6	42,3
30	33,2	34,9	34,3	40,1	39,1	39,4
35	29,6	31,9	31	35,6	37	36,2
40	26,7	31,2	29,4	31,1	34,9	33
45	22,9	27,7	25,8	26,9	31,6	29,2
50	20,5	24,6	23	23	26,6	24,8
55	18,4	20,6	19,8	21	22,8	21,9
60	15,1	16,5	16	17,4	20,2	18,8
65	11,3	14,5	13,3	13,6	15,9	14,7
70	8,4	11,8	10,6	9,9	12	11
75	7,2	9,0	8,4	9,0	10,7	9,9
80	5,0	5,6	5,4	7,9	7,4	7,6

Se a esperança de vida, sexos reunidos, abeira os 39 anos nas duas observações, tenhamos em conta que estamos a tratar gerações mais antigas na paróquia rural. As diferenças entre os sexos, num e noutro caso, são significativas. Na paróquia urbana, as mulheres poderiam, à nascença, esperar viver mais três anos e meio do que os homens, mantendo uma maior esperança de vida em todas as idades. No caso da paróquia rural, evidencia-se uma grande proximidade de comportamentos até aos 35 anos, mas, após essa idade, as mulheres mantêm sempre uma maior esperança de vida.

Se consideramos os níveis de mortalidade no primeiro ano de vida na Oliveira e em Urgeses encontramos uma atípica distribuição nesta última paróquia, responsável pela proximidade do resultado na esperança de vida à nascença. Enquanto, para a Oliveira, nas gerações nascidas entre 1835 e 1864, encontramos como quocientes de mortalidade no primeiro ano de vida, por mil nascidos, 180,4, 141,4 e 161,5, respetivamente no sexo masculino, feminino e sexos reunidos, em Urgeses, nas gerações nascidas entre 1793 e 1849, os valores colocam-se, paralelamente, nos 157,1, 176,21 e 167,3.

Para as gerações nascidas na Oliveira entre 1881, altura em que deixamos de detetar sub-registo de óbitos de menores, e o ano 1899, para poder fazer cair dentro da nossa observação tendencialmente todos os falecidos (a recolha dos registos de óbitos prolongou-se até 1990), foi calculada a esperança de vida pelo acompanhamento de percursos, caso a caso, sem recurso a róis de confessados. No caso de Urgeses, foi usado o período que medeia entre 1850 e 1899, prolongando igualmente o acompanhamento dos falecidos até 1990. Em procedimento corrente, para as famílias móveis foi marcada, num e noutro caso, a última data familiar conhecida. Na Oliveira, para os indivíduos que saíram isolados foi considerada a data do casamento ou o 20.º aniversário como fim de observação. No caso de Urgeses, dada a forte atração urbana, considere mais correto colocar como fim de observação o 15.º aniversário dos indivíduos isolados.

Recordemos ainda que, para os indivíduos falecidos depois da década de 1840, beneficiamos de um averbamento com a data de óbito junto do respetivo registo de batizado.

**Quadro IX. Esperança de vida à nascença**  
**(Gerações nascidas entre 1881 e 1899 na Oliveira e entre 1850 e 1899 em Urgeses)**

	Oliveira			Urgeses		
	Homens	Mulheres	Sexos Reunidos	Homens	Mulheres	Sexos Reunidos
0	40	48,3	43,9	47,2	49,8	48,7
1	47,1	54,4	50,9	52,7	53,7	53,4
5	55	61,9	58,7	56,3	60	58,4
10	52,3	59,9	56,4	53,2	56,6	55,2
15	48	55,5	52	49,5	52,6	51,3
20	43,7	51,5	47,8	45,1	49	47,3
25	39,5	48,3	44,2	41,5	45,3	43,6
30	35,2	44,5	40,1	38,3	41,8	40,3
35	31,9	40,3	36,4	35,3	37,5	36,6
40	28,8	36,1	32,8	31,1	33,2	32,4
45	25,3	32	29	27,2	29,7	28,7
50	21,5	27,7	25	22,9	26,1	24,8
55	18,2	23,9	21,5	18,8	21,9	20,6
60	15,5	19,6	17,9	15	18,2	16,9
65	12,9	15,6	14,6	12,4	14,6	13,7
70	10,5	11,7	11,3	10	10,9	10,5
75	7,5	8,8	8,4	7,9	8,2	8,1
80	5,7	6,7	6,2	6,1	5,9	6
85	3,3	5,3	4,7	5,6	4,4	4,7

Como se verifica, a esperança de vida à nascença nestas gerações apresenta-se mais favorável do que na observação anterior, ganhando, no caso da Oliveira, cerca de 5 anos no espaço de meio século. Em Urgeses, a diferença é de perto de 8 anos em relação à observação anterior na mesma paróquia, embora haja um maior desfase temporal nas gerações observadas. O favorecimento do sexo feminino é agora muito mais marcado numa e noutra paróquia, a afetar todas as idades.

Para as gerações nascidas nas duas últimas décadas do século XIX, na Oliveira, a sobrevivência no primeiro ano de vida não se viu muito favorecida relativamente aos nascidos entre 1835 e 1864. Naquelas décadas, encontramos 180 óbitos por mil no sexo masculino, 129 no sexo feminino, e 155,7, sexos reunidos. Em Urgeses, ao invés, apesar do maior alargamento do período, a mortalidade infantil, coloca-se, respetivamente, nos 122,1, 90,3 e 105,9.

Algum favorecimento face à morte nas gerações nascidas na Oliveira nas duas últimas décadas do século XIX, relativamente às que nasceram entre 1835 e 1864, resultou da redução da mortalidade adulta, mas no caso de Urgeses a melhoria deteta-se em todas as idades.

Não perdemos de vista que nos referimos a uma zona de Portugal que na primeira metade do século XIX se defendeu de epidemias com impacto muito intenso em outros pontos do país, como foi o caso da cólera e depois da febre amarela. No entanto, a maior insalubridade das zonas urbanas e uma suposta menor proteção das crianças no seio familiar poderão ter contribuído para o distanciamento verificado entre os comportamentos da Oliveira e Urgeses.

Continuo com a convicção de que o acompanhamento de percursos de vida, a partir de bases de dados demográfico-genealógicas sistematicamente organizadas, com ambição de sucessivo alargamento, é o caminho mais seguro para uma aproximação válida ao fenómeno da Mortalidade na longa duração.

Seguindo Massimo Livi Bacci, nas comparações que efetua entre Itália e Europa, e considerando os períodos entre 1750 e 1900, (PANTA, L. Del, M. Livi Bacci, and E. Sonnino (1996), *La Popolazione Italiana dal Medioevo a Oggi*, Roma, Editori Laterza, pp. 252), verificamos que os comportamentos aqui observados se conotam, para os mesmos períodos, com os países de mortalidade mais favorável. No entanto, teremos de considerar que estamos a analisar apenas famílias estáveis, arredando da observação os filhos nascidos fora do casamento e principalmente as crianças abandonadas que pagavam especial tributo à morte. Havendo possibilidade de incluir na análise esses grupos de risco, a esperança de vida certamente se veria reduzida, particularmente na zona urbana e no século XIX.

#### 4.4. Mobilidade

A influência da Mobilidade perpassa em toda a nossa observação, mas são muitas as dificuldades na sua abordagem, com complexidade avolumada na zona urbana extremamente aberta que analisamos.

Para uma zona rural, no referido trabalho sobre a *Evolução Demográfica de três paróquias do Sul do Pico (1680-1980)*, para os períodos dos quais se dispunha de registo sistemático de mortalidade infantil, aproximei-me do fenómeno, marcando um fim de observação para todos os indivíduos nascidos e não falecidos na respetiva comunidade. Essa marcação foi feita por cruzamento com os registos de passaporte ou convencionando o 20.º aniversário como idade de saída para os emigrantes não legais ou para os que se movimentaram no território nacional. A marcação do fim de observação tornou-se mais precisa para uma das paróquias (S. João) em se dispunha de uma longa série de róis de confessados (Amorim, 1992: 171 a 207).

Nas freguesias do Pico, era o fenómeno da emigração que se impunha, enquanto a entrada de indivíduos de fora praticamente se reduzia ao escasso movimento do mercado matrimonial. No caso de Guimarães, deparamos com fortes movimentos de entrada e saída, bem documentados pelos indicadores globais já apresentados. No sentido de uma aproximação ao fenómeno da Mortalidade, a marcação de fim de observação tornou-se pertinente na freguesia da Oliveira e em Urgeses para os indivíduos nascidos em períodos cobertos por registo sistemático de mortalidade infantil ou pelo acompanhamento de percursos residenciais a partir de outras fontes. No que respeita à Mobilidade, senti-me desafiada a ensaiar outras abordagens, envolvendo toda a área em estudo.

Aproveitando o encadeamento genealógico da base de dados trabalhei dois novos indicadores: *nível de fixação* e *nível de enraizamento*, o primeiro baseado nas genealogias descendentes e o último nas genealogias ascendentes.

No que respeita à fixação ao meio considereirei todos os indivíduos nascidos de casais consorciados num determinado período e acompanhei dentro da observação os seus descendentes por níveis geracionais. O *nível de fixação* é calculado pelo cociente entre o número de descendentes acumulados em cada nível geracional e o número de casais originais.

Quanto ao enraizamento, para tender a uma maior compatibilização dos níveis geracionais, considereirei apenas os falecidos com 50 ou mais anos num determinado período e contei, por níveis, os respetivos ascendentes. O *nível de enraizamento* é obtido pelo cociente entre os ancestrais acumulados em cada geração e os indivíduos em causa cujo óbito considerámos. Na primeira geração, a do próprio indivíduo, o cociente é estabelecido entre o número de naturais e o número de falecidos.

O trabalho desenvolvido nesta ótica é ensaístico, devendo ser encarado como uma tentativa de encontrar indicadores que permitam a comparação de comportamentos de mobilidade na longa duração, entre regiões.

#### 4.4.1. *Nível de Fixação*

Na zona urbana de Guimarães, a lacuna de casamentos da Oliveira, entre 1729 e 1766, e a frequente ausência de elementos identificadores, particularmente em S. Paio, comprometem de alguma forma a sistematicidade das cadeias genealógicas.

Optei por calcular o *nível de fixação* apenas para o espaço rural, integrando Mesão Frio, Costa, Urgeses e Fermentões. Dado que a maior dessas paróquias, Fermentões, só ultrapassa o sub-registo de batizados e casamentos em 1707, procurando cobrir valores médias nos comportamentos reprodutivos, podemos acompanhar sete gerações das famílias que realizaram o seu casamento nessas paróquias nos 20 anos que se seguem a 1 de Janeiro de 1707, o que nos conduz sensivelmente aos finais do século XIX.

**Quadro X. Nível de fixação - Zona Rural**

	1ª ger.	2ª ger.	3ª ger.	4ª ger.	5ª ger.	6ª ger.	7ª ger.
Famílias	65	41	28	22	17	15	8
Descendentes acumulados	282	537	883	1256	1617	2029	1709
Nível de fixação	4,3	8,3	13,6	19,3	24,9	31,2	26,3

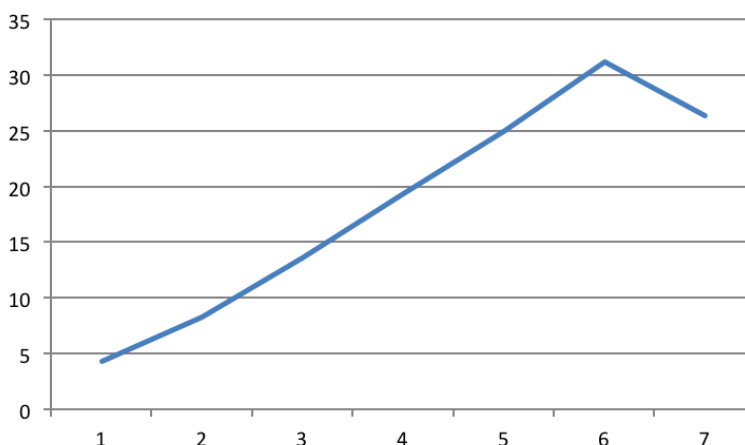
Verificamos que, das 65 famílias, com geração, que realizaram o seu casamento nas quatro paróquias rurais entre 1707 e 1726, passadas sete gerações, sensivelmente nos finais do século XIX, o nível de fixação coloca-se nos 26,3, o que significa que, por cada casal original, se haviam fixado até essa geração, 26,3 seus descendentes. Se repararmos nos valores da geração anterior, encontramos um nível de fixação de 31,2, o valor mais elevado da observação.

Reparamos que o número de casais responsáveis por manter a cadeia vai diminuindo progressivamente, com uma quebra mais acentuada nos casais que vão gerar a sétima geração. Os descendentes acumulados até à 6.ª geração ultrapassavam os 2000, reduzindo para 1700 na geração seguinte.



Considero que se trata de um nível de fixação bastante baixo, mas só a comparação, que espero para breve, com outros casos, dará validade a essa conclusão.

**Gráfico IX. Nível de Fixação - Zona Rural  
(sete gerações)**



#### 4.4.2. Nível de enraizamento

Considereei, por sexos, nesta observação, os indivíduos que faleceram com 50 ou mais anos na zona rural e na zona urbana, entre 1890 e 1899, contabilizando os originários do exterior e os naturais e, destes, o número de ancestrais conhecidos nas seis gerações anteriores. Note-se, mais uma vez, o carácter aproximativo, por defeito, dos resultados, dados os problemas das fontes atrás referidos, além da situação das famílias com apenas a mãe conhecida.

No caso da zona urbana, na última década do século XIX, faleceram 489 indivíduos com mais de 50 anos, sendo 197 do sexo masculino e 292 do feminino. Desses, apenas 50 homens e 106 mulheres haviam nascido numa das três paróquias da cidade. Contavam-se mais 15 homens naturais da zona suburbana, Creixomil ou Azurém, e 9 de alguma das quatro freguesias rurais, Mesão Frio, Costa, Urgeses ou Fermentões, num total de 74. No caso das mulheres, 15 e 12 correspondiam, respetivamente, à zona suburbana e urbana, num total de 133 mulheres nascidas em alguma das 9 paróquias em causa.

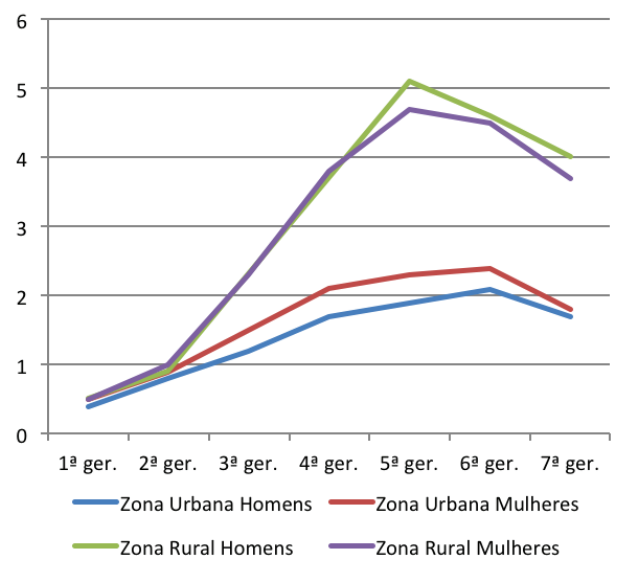
No caso da zona rural, faleceram, paralelamente, 77 indivíduos do sexo masculino e 84 do sexo feminino, entre os de 50 ou mais anos. Desses, 35 homens e 42 mulheres eram naturais de uma das nove freguesias consideradas na zona, mas apenas 4 e 3, respetivamente, tinham nascido numa freguesia urbana.

**Quadro XI. Falecidos entre 1890 e 1899 e ancestrais da comunidade (por gerações)**

		Falecidos	1ª ger.	2ª ger.	3ª ger.	4ª ger.	5ª ger.	6ª ger.	7ª ger.
Zona Urbana	Homens	197	74	148	240	334	382	415	335
	Mulheres	292	133	261	442	621	686	713	511
	Sexos reunidos	489	207	409	682	955	1068	1128	846
Zona Rural	Homens	77	35	70	180	283	395	358	306
	Mulheres	84	42	83	195	319	393	378	310
	Sexos reunidos	161	77	153	375	602	788	736	616

**Quadro XII. Níveis de enraizamento**

		1ª ger.	2ª ger.	3ª ger.	4ª ger.	5ª ger.	6ª ger.	7ª ger.
Zona Urbana	Homens	0,4	0,8	1,2	1,7	1,9	2,1	1,7
	Mulheres	0,5	0,9	1,5	2,1	2,3	2,4	1,8
	Sexos reunidos	0,4	0,8	1,4	2,0	2,2	2,3	1,7
Zona Rural	Homens	0,5	0,9	2,3	3,7	5,1	4,6	4,0
	Mulheres	0,5	1,0	2,3	3,8	4,7	4,5	3,7
	Sexos reunidos	0,5	1,0	2,3	3,7	4,9	4,6	3,8

**Gráfico X. Nível de enraizamento (sete gerações)**

Dos 123 indivíduos, do sexo masculino, que faleceram com 50 ou mais anos na zona urbana de Guimarães na última década do século XIX e que não foram identificados como naturais de nenhuma das 9 paróquias integradas (62% do total de falecidos desse grupo etário), a 11 não foi referida naturalidade e 10 haviam sido expostos. Dos restantes, 40 eram de outras freguesias rurais do concelho de Guimarães, 42 eram de outros concelhos do mesmo distrito, 18 tinham vindo de outros distritos do país e 2 de Espanha, num total de 82 naturalidades diferentes.

Paralelamente, das 159 mulheres, que faleceram com 50 ou mais anos na zona urbana de Guimarães na última década do século XIX, e que não foram identificados como naturais de nenhuma das 9 paróquias integradas (54% do total de falecidas nesse grupo etário), a 31 não foi referida naturalidade e 13 haviam sido expostas. Das restantes, 49 eram originárias do próprio concelho, 39 eram de outros concelhos do distrito, 23 eram de outros distritos, 3 haviam nascido no Brasil e uma em França, num total de 79 freguesias de origem

Repare-se que, na segunda metade do século XIX, a atração para a cidade nortenha, embora mais vinculada no sexo masculino, era também muito forte no sexo feminino. O xadrez complexo de freguesias na área, muitas vezes sem solução de continuidade entre si, contribuía para o efeito, mas a atração para o centro urbano de Guimarães pontuava o Norte do país, com um outro caso da região centro.

No que respeita à zona rural, dos 42 homens, com 50 ou mais anos, não nascidos na área (55% do total), de 10 não sabemos a naturalidade e um havia sido exposto. Dos restantes, 25 eram naturais de outras freguesias do concelho, 3 eram de outros concelhos do mesmo distrito, 2 eram de fora do distrito e um era de Espanha.

Relativamente às 42 mulheres falecidas com 50 ou mais anos nas paróquias rurais e não referidas à área (50% do total), de 12 não sabemos a naturalidade e duas haviam sido expostas. Das restantes, 14 eram de outras freguesias do concelho de Guimarães, 3 eram de outros concelhos do distrito e 4 eram de fora do distrito.

Também no que respeita à zona rural, a mobilidade feminina não se mostra muito aquém da masculina. No entanto, a movimentação, num e noutro caso, não atinge grandes áreas. Só em relação a dois distritos do Norte e confinantes com o de Braga, Porto e Viana do Castelo, encontramos indivíduos a falecer nas quatro comunidades estudadas.

## 5. Notas finais

Formando sobre Guimarães uma base de dados demográfico-genealógica, com acompanhamento sistemático de percursos de vida, a envolver o núcleo urbano e o seu enquadramento rural, dá-se um pequeno passo no difícil caminho a percorrer para um estudo conseguido da dinâmica das populações que viveram e transitaram em diferentes espaços entre o século XVI e o XX.

A par do enorme volume da informação em causa, neste primeiro passo, a tarefa foi dificultada pela necessidade de formação de uma única base de dados, acompanhando os percursos de indivíduos com grande movimentação na área, a constar em diferentes bases paroquiais. Há que caminhar, com rapidez, no sentido da *base de dados central*, que possa ser enriquecida simultaneamente por diferentes investigadores em diferentes espaços.

O trabalho que decorre sobre outras cidades do país, particularmente sobre a cidade da Horta, nos Açores, pode permitir muito em breve, sobre estes primeiros resultados, o desenvolvimento de análises comparativas pertinentes, passo metodológico exigido em Demografia Histórica.

Neste momento, apesar de ter sido estudado um núcleo urbano e o seu imediato enquadramento rural, todos os indicadores apontam para uma diferenciação de comportamentos demográficos entre as duas zonas, quer se trate de Nupcialidade, Fecundidade, Mortalidade ou Mobilidade, comprovando-se a *penalização urbana* em matéria de saúde e fecundidade.

Em termos globais, até à entrada na contemporaneidade, extraímos de Guimarães a imagem de uma população saudável, de fecundidade forte, que procurava o seu equilíbrio restringindo o acesso ao casamento e movimentando-se em espaços mais ou menos alargados.

## Bibliografia citada

AMORIM; M. N. (1973), *Rebordões e a sua População nos séculos XVII e XVIII. Estudo Demográfico*, Lisboa, Imprensa Nacional- Casa da Moeda.

AMORIM; M. N. (1987), *Guimarães de 1580 a 1819. Estudo Demográfico*, Lisboa, I.N.I.C.

AMORIM; M. N. (1991), “Uma metodologia de reconstituição de paróquias desenvolvida sobre registos portugueses”, *Boletín de la Asociación de Demografía Histórica*, IX, 1:7-25.

AMORIM, M. N. (1992), *Evolução demográfica de três paróquias do Sul do Pico (1680-1980)*, Braga, Universidade do Minho, I.C.S..

AMORIM, M. N. (2000), “Linha clássica de Demografia Histórica. Uma perspectiva optimista sobre a sua evolução”, *Boletín de la Asociación de Demografía Histórica*, XVIII-II, 89-104.

AMORIM; M. N. (2004, a), O Pico. A abordagem de uma ilha.Vol.I – *As Famílias*. Tomo I – As famílias de S. João nos finais do século XIX, Município das Lajes do Pico/NEPS (1ª publicação de uma série de oito, sendo a última de 2011).

BARBOSA, Hermínia e GODINHO, Anabela (2001), *Crises de Mortalidade em Portugal desde meados do século XVI até ao início do século XX*, Cadernos NEPS, Universidade do Minho.

FARIA e HENRIQUES (2004), *Sistemas Demográficos para a análise de dados demográficos*, Cadernos NEPS, Universidade do Minho.

FLEURY, M e HENRY, L. (1965) *Nouveau manuel de dépouillement et d'exploitation de l'état civil ancien*, Paris, I.N.E.D..

HENRIQUES, Pedro (2001), Norberta Amorim, Antero Ferreira, Maribel Santos, and Fátima Rodrigues. “Reconstituição de Paróquias e Formação de uma Base de Dados Central.” *Congresso da Associação de Demografia Histórica : Actas*. Lisboa: ADEH, 57-66.

NEVES, A.A. Amaro (2000), *Filhos das Ervas. A Ilegitimidade no Norte de Guimarães (séculos XVI-XVIII)*, Guimarães, Monografias NEPS.

PANTA, L. del, M. Livi Bacci, and E. Sonnino (1996), *La Popolazione Italiana dal Medioevo a Oggi*, Roma, Editori Laterza



# CONFERÊNCIAS DAS SESSÕES PLENÁRIAS

